#### Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers / Couverture de couleur		Coloured pages / Pages de couleur
Covers damaged / Couverture endommagée		Pages damaged / Pages endommagées
Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée		Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
Cover title missing / Le titre de couverture manque		Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
Coloured maps /		Pages detached / Pages détachées
Cartes géographiques en couleur		Showthrough / Transparence
Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)		Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur  Bound with other material / Relié avec d'autres documents		Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
Only edition available / Seule édition disponible		Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une
Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.		restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.
Additional comments / Pagination continue Commentaires supplémentaires:	<b>)</b> .	

# L'OPINION PUBLIQUE

### Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paic en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 3.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins. Toute communication doit être affranchie Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 JANVIER 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: No. 319, Rue St. Antoine, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

#### SOMMAIRE

SOMMATIEL

La Prime—Notre commerce.—Pour les pauvres.—Le Prince de Galles aux Indes—Coup de grison—Le Pécheur de Lecq: Souvenir de Jersey.—Pour rire.—Vingt mille lieues sous les mers.—Les Canadiens de l'Ouest: Charles de Langlade (suite et fin). MÉMO-RIAL NECROLOGIQUE: Feu M. le juge Baudry.—POESE: Caprice.—L'Auréole: Légende du mont de Piété.—Mariage fashionable.—Sirop d'érable le 3 janvier. — NOUVELLES GENÉRALES: Canada. Elats-Unis, Europe.—Faits Divers.—Les soirées.—La mère de famille.—Par-ci par-là.—Le Jen de Dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

Gravures.— Pour les Pauvres.— Les Eléphants du Prince de Baroda.

#### LA PRIME

Quoique notre prime ne soit pas encore | port de Montréal: tout à fait prête, et qu'elle ne le sera guère d'ici à quinze jours, il est bon que les abonnés sachent à quelles conditions ils la recevront. Pour avoir droit à la prime, tout ancien abonné devra avoir payé ses arrérages, et six mois d'avance sur l'année courante; et tout nouvel abonné devra payer l'année d'avance.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un travail historique et légendaire, par l'abbé Casgrain, intitulé: Un Pélerinage a l'Ile aux Couders. Nos lecteurs y trouveront des renseignements précieux, des histoires amusantes, des aventures tragiques, des portraits vigoureux, tout cela revêtu du style brillant et châtié qui distingue notre savant collaborateur.

Quelques journaux ont donné cours à la rumeur que M. Blain de St. Aubin devait être le rédacteur de L'Opinion Publique. Inutile de dire à ceux qui ont lu notre programme, que ce bruit n'est point fondé Avec l'aide d'une puissante collaboration, le soussigné se charge désormais de la rédaction de cette feuille.

Georges E. Desbarats.

#### NOTRE COMMERCE

L'assemblée annuelle du Bureau de Commerce de Montréal s'est tenue le 11 courant. Nous trouvons dans le compterendu de l'assemblée des statistiques im-Portantes, qui démontrent jusqu'à quel point le commerce de Montréal à diminué pendant l'année qui vient de finir. Les discussions qui ont cu lieu sur la protection et le libre échange n'ont servi qu'à prouver encore une fois que des hommes Patriotiques, intelligents et sincères peu vent différer d'avis sur les remèdes à employer pour réhabiliter le commerce et

Nous constatons d'abord que le commerce du port de Montréal a souffert, en 1875, une décroissance totale de \$14,776,-243 sur le résultat de 1874 ; ainsi :

#### LES IMPORTATIONS

de 1874 se montaient à celles de 1875 ne s'élèvent qu'à	\$44,027,704 35,107,072
donnant une diminution de sort environ 20%.	. \$8,920,632
LES EXPORTATIONS	
do 16-10	003 01F 1FF

111,05	1,	1 1/1	 		
de 1874 furent de et en 1875, seuleme	ent	de		٠.	\$22,045,455 16,189,844
$\begin{array}{c} \text{Diff\'erence} \\ \text{Soit } 26\frac{1}{2} \text{ //}. \end{array}$					\$5,855,611

Les droits perçus à la douane de Montreal, en 1875, sont de \$1,316,179 moindre que ceux de 1874.

années précédentes, la comparaison de ment aucune classe en Canada n'est à l'aise, meure toujours défavorable à cette pauvre | ni l'industriel, ni l'agriculteur. année 1875.

Nous offrons trois tableaux:

I	1871					35,504,334	19,133,519
	1872	•	·	•.		45,675,016	17,081,771
٠	1873			-		40,714,179	23,928,145
ì	1874					44,027,704	22,045,455
-	1875					35, 107, 072	16,189,844

20. Vaisseaux de mer qui ont visité le

•					Vaisseaux.	Tonneaux.
1871					664	351,721
1872					727	398,800
1873					702	412,478
1874					731	423,423
1875					642	386,112

30. Steamers, goëlettes, bateaux et autres vaisseaux de lac et de rivière :

					Vaisseaux.	Tonneaux.
1871					6,878	824,787
1872					7,150	936,782
1873					6,751	933,462
1874					6,855	956,837
1875					6,188	863,457

Ce dernier tableau indique que le commerce intérieur s'est ressenti de la baisse générale, car il s'est servi de 667 vaisseaux

Après avoir entendu la lecture de ces chiffres éloquents, l'Hon. John Young s'est plaint que le comité n'offrait pas de mesure pour remédier à ce triste état de choses. M. Young n'est pas satisfait de nos relations commerciales avec les États-Unis, qui jouissent des avantages que en sommes privés. De même, nous leur accordons la navigation de nos canaux, quoiqu'ils nous la refusent sur les leurs. M. Young désire aussi voir s'établir des lignes de vapeurs entre le Canada et les Indes Occidentales, le Mexique et l'Amérique du Sud, pour donner un débouché à nos produits agricoles et manufacturiers.

M. HENRY LYMAN, qui prend la parole après M. Young, maintient que nous devons chercher d'abord à conserver pour nous-mêmes le marché du Canada, avant que d'aller aux Indes ou au Mexique, et que la raison principale qui détruit nos industries et notre commerce, c'est que les Américains viennent en Canada vendre les produits de leurs manufactures à des prix qui ne permettent pas à nos industriels de leur faire compétition. M. Lyman dit qu'ils éludent même le paie- mettre sur les chemins, pour l'amour de ment du droit de  $17\frac{1}{2}\%$ , en passant des papiers frauduleux à la douane, mais que la neige perce le froid! les mains s'en-États-Unis ne nous donneront jamais un gieuses vont de la chaumière au château, traité de véritable réciprocité, avant que gravissent les côteaux, traversent les ruisnous ne les y forcions, en adoptant leur tarif pour tous les objets qu'ils exportent maintenant au Canada.

À cela, M. Young répond que les manufacturiers ne sont qu'une petite minorité, et qu'il ne faut pas les favoriser aux dépens de la classe agricole qui forme les neuf dixièmes de la population, et que l'objet des législateurs du Canada doit être d'en faire un pays où l'on puisse vivre à bon marché.

vateur, car celui-là se trouve en moyens su fécondité. Tel on voit un lac, au pied effets chatoyants des gorges de pigeons.

Si nous étudions les chiffres des trois d'acheter de celui-ci; mais qu'en ce mo-

M. Young reprend, disant qu'il a un remède à tous ces maux. C'est un Zollve-10. Importations et exportations du rein : l'abolition de tous les droits entre le Canada et les États-Unis, libre échange, port de Montréal : Importations. Exportations. et la perception des droits proportionnels, comme en Allemagne.

M. Lyman se lève de nouveau et réplique que, malheureusement pour les théories des libre-échangistes, dans aucun pays la classe agricole n'est aussi prospère qu'aux États-Unis, qui protègent cependant leurs industries par un tarif trèsélevé. Au lieu de la ruine, le cultivateur américain trouve à sa porte un excellent marché. Nos cultivateurs sont du même avis, car ils offrent de fortes primes aux manufacturiers pour qu'ils établissent leurs moulins et usines dans leur voisinage.

M. Angus ne craindrait pas l'abolition des droits entre le Canada et les États-Unis; il ne craindrait pas la compétition; mais il trouve les conditions actuelles absurdes. Il attire l'attention de l'assemblée sur un oubli que fait M. Young; c'est qu'un manufacturier met souvent à l'enjeu cent fois plus qu'un agriculteur.

Plusieurs autres membres du Bureau de de moins en 1875 que dans l'année pré-| Commerce prirent la parole; presque tous étant en faveur de l'adoption du tarif américain, comme moyen de faire revivre l'industrie en Canada.

Cette expression d'opinion émanant d'une assemblée qui représente le commerce de Montréal, mérite certainement l'attention du gouvernement. Les faits et les chiffres qui ont causé la discussion sont comporte la réciprocité, tandis que nous encore plus importants, et ne peuvent être ni ignorés ni passés sous silence.

Nous regrettons de remarquer que dans cette assemblée, sur la liste de 104 membres présents, il ne se trouve que 7 noms fran-

#### POUR LES PAUVRES

(Voir la gravure, pages 30 et 31.)

La scène se passe en Bretagne. L'hiver est rude, et le nombre des pauvres semble augmenter dans la commune. Ces braves sœurs ne suffisent pas à soulager toutes les misères. Elles partagent souvent avec quelque pauvre famille leur repas frugal. Mais les provisions du couvent diminuent, elles ne feront pas l'hiver : il faut donc se Dieu et des pauvres. Souffle la brise, rafale si quelqu'un des nôtres essayait ce petit gourdissent, les pieds s'entregèlent, n'imjeu dans les douanes des États-Unis, il se porte! le cœur est plein d'ardeurs divines; trouverait de suite arrêté. Enfin, que les et le sourire aux lèvres, les bonnes relileur traîneau s'alourdit, et que leurs membres chancelants peuvent à peine les ramener au couvent avec leur précieux butin. Elles pensent alors aux pauvres, et le ciel leur donne du courage et de la force.

En Canada, ces pénibles pélerinages ne sont pas nécessaires, et la scène que dépeint notre gravure ne se voit jamais. La charité est ici organisée : elle est grande, elle se multiplie, elle se ramifie, elle se M. A. W. OGILVIE interrompt l'hon. M. rend dans les bas-lieux pour y trouver et Young un instant, pour dire que la prospérité du manufacturier enrichit le cultimes, elle tire des hauts lieux sa richesse et

de la montagne, recevoir au printemps les mille sources qui découlent des hauteurs, puis, débordant bientôt, répandre la fécondité par mille ruisseaux qui se subdivisent en cherchant les baisseurs, où, se glissant dans les replis les plus cachés, l'eau s'infiltre dans la terre et la ramène à la vie.

Nos institutions publiques de charité, nos conférences de St. Vincent de Paul, nos sociétés de bienfaisance, unions de secours mutuels, fourneaux économiques, et le reste, sont autant de réceptacles et de distributeurs de la charité personnelle. On a vu un exemple remarquable de cette organisation de la charité dans l'Eglise catholique, quand, il n'y a que quelques jours, à Québec, lorsqu'il s'est agi de distribuer le fonds de \$1,700 qu'avaient affecté aux pauvres de la ville le Lieut.-Gouverneur et le Maire, l'assemblée décida que l'Archevêque de Québec fût considéré comme représentant tous les pauvres catholiques, et que la proportion qui leur revenait lui fût remise.

Que chacun donc de ceux qui jouissent de l'aisance se souvienne qu'il y a des milliers de malheureux qui souffrent en ce moment du froid et de la faim, et qu'il n'y a pas d'ouvrage! Et qu'il verse dans le fonds commun, selon ses moyens, la part qu'il redoit, en conscience, aux pauvres du bon Dieu. G. E. D.

#### LE PRINCE DE GALLES AUX INDES

(Voir la gravure, page 34)

L'Indépendance Belge et le Temps ont reçu des correspondances sur les fêtes splendides que le guikovar de Baroda a données au prince de Galles.

" Quinze éléphants, dit l'Indépendance Belge, attendaient en dehors le prince et sa suite ; tous richement caparaçonnés et peints en gris ou en rouge. Celui qui marchait en tête était couvert d'un drap d'or à fleurs que surmontait un baldaquin aux colonnes dorées; le cornac était à cheval sur le cou de l'animal, et le long des flancs pendait une échelle d'argent. Ä un signal donné, l'immense bête s'accroupit devant les marches de la station; l'échelle fut prestement appliquée, et en un clin d'œil, S. A. R. se trouva installée sous le baldaquin. Le jeune guikovar, paré de ses diamants, qu'on évalue environ à cinquante millions de francs, prit place à la gauche de son illustre visiteur ; sur le siège de derrière s'assit sir Madhav Ruo, l'intelligent ministre qui a rétabli les finances delabrées du petit royaume. La suite du prince s'installa alors sur le reste du troupeau, et le cortége se mit en marche, ouvert par des porteurs de fanions et fermé par l'escorte de rigueur."

Parmi les cadeaux du jeune souverain seaux, jamais plus heureuses que quand hindou au prince anglais ngurent deux canons en argent et deux en or.

" Les deux premiers canons, raconte le Temps, en argent massif, un peu plus grands que nos anciennes pièces de quatre, si mes souvenirs sont exacts; l'affût et les roues en cuivre jaune, tout cela de forme classique, sans la moindre superfétation d'ornement. Les bœufs qui les traînaient. ainsi que les bêtes attelées aux caissons, lesquels étaient en argent curieusement travaillé, portaient des housses d'une étoffe admirable tissée d'or, d'argent et de soie de diverses couleurs, de façon à imiter les

La partie de la housse qui recouvrait leur petite bosse était ornée de pompons avec des pierres précieuses, et il y avait aussi des houppes et des floquets fort jolis sur les fourreaux des cornes, ainsi que cent pendeloques sur le front. Pour les conduire on leur avait passé dans les narines deux cordons de soie cramoisie. Mais les magnificences du costume de ces animaux ne valaient point celles dont on avait revêtu les bœufs attelés aux canons d'or. Les housses de ces derniers étaient de véritables objets d'art. Elles étaient en soie rouge, mais ce fond disparaissait presque sous les arabesques et les fleurs qui étaient brodées en relief avec des fils d'or et d'argent et des pierres précieuses. Quant aux cornes, elles étaient enfermées dans des fourreaux d'or, et toutes espèces de bijoux pendillaient au frontal. Inutile d'ajouter que les jougs et tous les accessoires des canons étaient à la hauteur du reste....

Le fils de la reine d'Angleterre a assisté, à Baroda, à un de ces combats de bêtes dont cette ville a la spécialité.

Ce sont d'abord deux éléphants sauvages qui "ont eu l'honneur" de combattre devant l'hôte du guikovar.

Le récit de l'Indépendance Belge est fort

Les deux monstres se regardent, s'épient et s'élancent l'un contre l'autre, leurs défenses se nouent, leurs trompes s'entrelacent, leurs corps s'arc-boutent. Tout à coup l'un d'eux se retourne et prend ignominieusement la fuite. Son adversaire le poursuit, l'atteint de ses redoutables crocs, le pousse en avant et l'accule avec tant de force contre le mur, que le vaincu pousse un beuglement de douleur. Immédiatement les gardiens s'élancent et à l'aide de fusées à jet continu séparent les deux combattants. Cette douche d'un nouveau genre semble même calmer complétement leur ardeur belliqueuse, car malgré les excitations de piccadores armés de longues lances, ils se refusent à rouvrir les hostilités. En désespoir de cause, on leur lance un lusso autour d'une patte de derrière et, malgré leur résistance, on les ramène à leurs chaînes.

Voici qu'un bruit de chaînes se fait entendre et l'on voit apparaître deux gros rhinocéros, affreuses bêtes ventrues, à la peau noire et parcheminée, avec une corne sur le front qui ressemble à une verrue durcie: leurs pieds de devant restent enchaînés. Ces animaux sont comptés parmi les plus féroces, en même temps que les plus stupides des jungles; on pouvait donc s'attendre à quelque formidable engagement. Cependant, après s'être quelque temps regardés sans bouger, ils refusèrent obstinément de s'empoigner. Les bêtes sont quelquefois plus raisonnables que les hommes. A force de les exciter avec des piques, que les piccadores leur jettent sur le corps, on parvient cependant à les ruer l'un sur l'autre. Ils luttent à la façon des béliers, la tête basse, effleurant le sol de leur groin, tête contre tête, corne contre corne. Mais ils ne se font pas grand mal et, après quelques passes, le combat finit faute de combattants.

Puis vinrent des buffles, puis, en diminuant toujours les proportions, des béliers, et enfin des singes inoffensifs.

#### COUP DE GRISOU

Une dépêche nous annonçait, le mois dernier. la terrible explosion de feu grisou qui a eu lieu le 15 décembre dans le puits Lacour, dépendant des charbonnages de Frameries (Belgique).
Voici les détails que nous trouvons dans les

journaux locaux :

Le 15, vers huit heures et demie du matin, au moment où 125 ouvriers travaillaient dans les travaux souterrains, à 520 mètres de profondeur, une terrible explosion de grisou, occasionnée on ne sait trop comment jusqu'ici, eut lieu et causa la mort de presque tous les ouvriers.

La nouvelle se repandit dans la commune comme une traînée de poudre, dit la Gazette de Mons, et bientôt les abords du charbonnage furent envahis par une foule énorme de parents granit. et d'amis des victimes.

Le puits No. 2 dit la Cour de l'Agrappe, où

deur de 520 mètres. Les travaux ouverts dans celle-ci se trouvent, pour la plus grande partie, dans une plateure coupée par un bouveau nord

à 350 mètres environ du puits. Aussitôt l'alarme donnée, M. Bouchez, ingé-nieur-directeur des travaux de la Compagnie des Charbonnages belges, est descendu dans la mine en compagnie de M. Laguesse, ingénieur du charbonnage de Grachet-Picquery, de M. Sou-part, sous-ingénieur à ce dernier charbonnage, et de son chef porion (un homme bien intelligent et bien courageux) dont nous regrettons de ne connaître que le prénom : Pierre. Arrivés au chantier, ils se trouvèrent en face d'un spec-tacle effrayant. Le bouveau de l'étage de 520 mètres était éboulé sur la plus grand partie de sa longueur, en ensevelissant sous les débris des hommes et des chevaux occupés au transport. Dans les travaux de la veine *Uing-Paumes* les dégâts matériels étaient moins grands, mais les

cadavres s'y rencontraient par monceaux. Après que l'on eut éteint quelques commen-cements d'incendie occasionnées par l'inflammation du grisou dans les revêtements des galeries, on s'occupa de l'enlèvement des blessés, opéra-tion difficile à effectuer à cause des éboulements du bouveau. On y parvint cependant assez rapidement, puis l'on commença à s'occuper des morts, que l'on remonta à fur et à mesure qu'ils étaient apportés auprès du puits.

Jamais, à aucune époque, un accident aussi pouvantable par l'importance de ses résultats e s'est produit dans les mines belges.

Les cadavres remontés attestaient que bon nombre de ces malheureux houilleurs avaient été subitement asphyxiés : leurs traits n'étaient point contractés, plusieurs avaient même la mine souriante, la mort avait surpris ceux-ci au moment où sans doute ils plaisantaient. Mais d'autres cadavres étaient horriblement mutilés, écrasés: car l'explosion, entendue à la surface et à quelques minutes de l'ouverture du puits, tant elle avait été forte, détermina des éboulements considérables.

Le sauvetage, nous devons le dire d'après les renseignements qui nous ont été donnés par des ouvriers eux-mémes, fut intelligem-ment et rapidement organisé ; et les ouvriers qui n'étaient que blesses (mais qui le sont, hélas! grièvement) purent être immédiatement remontes

Nous jugeons inutile de dramatiser en narrant wec détail les scènes déchirantes qui se passèrent aux abords de la fosse, où tout Frameries se trouvait quand on remonta les cadavres. Ces scènes, chacun se les représentera. Il y avait là des mères, des épouses, des sœurs, des frères, des enfants, qui tous jetaient des cris de désolation en se précipitant sur les corps dont on s'ef-forçait de constater l'identité. Quel tableau poignant que celui qu'offraient toutes ces familles infortunées inopinément plongées dans le

Le nombre des victimes est de 122 dont 111 ouvriers tués sur le coup. Des 11 blessés, deux ont succombé la nuit, et l'état de quatre autres est très-grave.

Les victimes appartiennent : 110 à la commune de Frameries, 3 à la Bouverie, 9 à Eugies.—Parmi elles 11 femmes et jeunes filles.

#### LE PÊCHEUR DE LECQ.

(SOUVENIR DE JERSEY.)

Si vous visitez un jour Jersey, le guide vous conduira sans doute à la Grève de Lecq, l'un des sites les plus pittoresques de cette île enchantée.

Tout autour, aussi loin que la vue peut 'étendre, on ne découvre que des falaises hérissées de pics, d'aiguilles, de criques inabordables, une côte dont les rebords apparaissent dentelés de déchirures profondes. Nulle part l'Océan en courroux n'a rencontré de plus terribles ennemis sur lesquels il puisse exercer sa rage. Tous les périls de la mer, de la terre et des vents semblent là réunis comme à plaisir. Dans ce combat sans relâche que la mer livre à la terre, les rochers, sans cesse battus par les flots, s'ébranlent et se ruinent sous l'effort des brisants, et au premier jour de tempête s'effondrent et roulent dans l'abîme pour former autant d'obstacles imprévus. Partout où vous voyez la vague blanchir, c'est un récif qu'elle frange d'écume, et si quelque banc sous-marin l'arrête dans sa course vagabonde, elle se tord en convulsions, et c'est un gouffre que le remous creuse à l'avant du navire. Malheur à l'équipage surpris la nuit par un gros temps et poussé par les vents du nord-ouest sur les rochers des Casquets ou ceux du Pater-Noster, dont le nom est comme une dernière invocation à l'heure du péril : leur perte est certaine, car le gouvernail est impuissant et la quille racle le fond de

La grève de Lecq est une petite baie qui semble tout naturellement désignée pour affreuse. semole tout naturemennt designee pour amreuse.

semole tout naturemennt designee pour amreuse.

servir de refuge aux navires en détresse quand le jour parut, la tempête avait lorsqu'ils ont toutefois eu la bonne fortune cessé, la mer était calme, et l'on vit rentout la couche Grande-Véreuse au niveau de lorsqu'ils ont toutefois eu la bonne fortune cessé, la mer était calme, et l'on vit rentout la couche Grande-Véreuse au niveau de lorsqu'ils ont toutefois eu la bonne fortune cessé, la mer était calme, et l'on vit rentout la couche Grande-Véreuse au niveau de lorsqu'ils ont toutefois eu la bonne fortune cessé, la mer était calme, et l'on vit rentout la couche Grande-Véreuse au niveau de la couche de la couche Grande-Véreuse au niveau de la couche de la couche Grande-Véreuse au niveau de la couche de la couche

sont semés. Elle abrite quelques bateaux | tage et les deux braves qui le menaient... de pêcheurs dont on voit les habitations sur les falaises.

C'était en novembre 186... Une effroyable tempête venait de se déchaîner sur la Manche, et l'on apercevait distinctement de la grève les signaux d'alarme d'un navires que les vagues furieuses poussaient ver, les terribles récifs du Pater-Noster. Aller au secours de ces malheureux au milieu de cet ouragan, c'était folie, c'était se vouer inutilement à une mort certaine ; ainsi les quelques pêcheurs qu'avaient attirés les cris de détresse de l'équipage suivaient-ils, la rage au cœur, mais impuissants à y porter remède, les péripéties de cette longue et douloureuse agonie. Enfin un vieux marin prend une résolution héroïque: il périra peut-être victime de son dévouement, mais au moins il aura essayé de disputer aux flots ces malheureuses victimes. Il met à la mer une barque de sauvetage et pour aider à la manœuvre ; cet homme ne se présente pas... Ce n'est point qu'ils manquent de courage, mais il faut plus que du courage, il faut de l'héroïsme pour tenter cette lutte avec les éléments déchaînés ; l'entreprise paraît si audacieuse que les plus braves reculent.

Mais voici qu'un jeune marin, un enfant, fils d'un pêcheur de la grève, sort du groupe et vient s'offrir pour servir de second au vieillard : puis, avant de monter sur le bateau, il se tourne vers une femme en deuil, se jette à son cou, et en l'embrassant tendrement, lui dit d'une voix ferme:

–Mère, laisse-moi partir.

Or la pauvre mère était veuve depuis six mois à peine. Son mari, un brave pêcheur, partit un matin pour aller jeter ses fillets au large. Lorsqu'il s'embarqua, la mer était unie comme un lac, mais une tempête s'éleva brusquement ; le lendemain on retrouva sur la plage des débris du bateau, et l'on ne revit plus le pêcheur. Et c'était à cette malheureuse femme que son fils unique demandait en ce moment la permission de braver, héroïque felie! les fureurs de cette mer qui venait, il y a quelques jours à peine, de servir de tombeau à son père.

La mère, au milieu de ses larmes, murmurait un refus, mais on entendait, se rapprochant toujours, les cris désespérés de l'équipage, et en jetant les yeux sur la mer, la pauvre femme vit les signaux de détresse de ces malheureux. Elle songea alors qu'il y avait là aussi des époux et des tils qui allaient mourir, et faisant taire sa propre douleur, cette femme héroïque se tourna vers son fils et lui dit :

---Va, mon bon enfant, je te bénis, aie courage; que Dieu t'accompagne et te ramène sain et sauf à ta mère!

Le bateau s'éloigna, affreusement ballotté par les vagues, et l'on vit quelque temps encore les braves marins faire force de rames pour gagner le navire qui-allait sombrer. Mais la malheureuse mère ne regardait plus; brisée par l'émotion, elle était tombée sans connaissance sur le sable. Les braves pêcheurs qui l'entouraient la ramenèrent à sa cabane; les larmes dans les yeux, ils songeaient sans doute que cette femme, veuve d'hier, allait peut-être en ce jour perdre ce qui lui restait au monde de plus cher, son fils bien-aimé.

Bientôt on entendit un horrible craquement: le beau navire venait de toucher un récif. On le vit peu à peu s'enfoncer dans les flots; quelque temps encore l'air reten tit des hurlements affreux poussés par ces malheureux suspendus au-dessus du gouffre, puis on ne distingua plus que les vergues des mâts sur lesquelles quelques marins cramponnés attendaient la mort, qui venait à eux lente, inévitable....

Le jour tomba; on entendit un dernier cri, auquel répondit un autre cri, puis rien que le bruit des vagues en furie. Les pêcheurs, la mort dans l'âme, regagnèrent leurs cabanes. Sauveteurs et naufragés dormaient sans doute côte à côte dans le même tombeau.

La nuit jeta son voile sur cette scène

Quand le jour parut, la tempête avait

Toute la nuit ils ont lutté contre les courants contraires, et c'est miracle que dans l'obscurité ils aient reussi à éviter les nombreux écueils dont la côte est semée. Ils ont noblement fait leur devoir, car à leurs côtés se tiennent deux hommes qu'ils avaient arrachés à une mort certaine.

Mais pourquoi le jeune pêcheur hésitet-il donc en abordant à la Grève! Pourquoi n'ose-t-il courir à la cabane et se jeter dans les bras de sa mère l... Le plus brave d'entre les braves, il s'est si vaillamment conduit; pourquoi tremble-t-il au fier remerciment qui l'attend ! A ses côtés, se tient un homme de haute taille, un homme qu'au risque de sa vie il a, une longue heure durant, disputé aux vagues en furie, un homme dont les yeux pleins d'une profonde tendresse restent fixés sur lui. En arrivant à la jetée, les pêcheurs qui s'y trouvent réunis viennent féliciter leurs demande un homme de bonne volonté | amis de retour ; puis à la vue de cet homme, ils vont à lui et, en donnant tous les signes d'une joie extrême, lui serrent affectueusement les mains, car tous le reconnaissent.

—Mais qui donc, dit une voix, va oser lui annoncer la nouvelle?

—Son fils, s'écrie le jeune pêcheur avec une étrange émotion.

Quelques minutes après, le brave enfant est dans les bras de sa mère.

-Mère, écoute, je vais te raconter ce qui s'est passé cette nuit; puisse Dieu m'apprendre à te le bien dire .... L'un des hommes sauvés par nous était un pêcheur de la Grève... Une tempête l'a surpris il y a quelques mois ; son bateau, poussé par les vents, est allé se briser sur les rochers du Pater-Noster : lui, il a été recueilli par un navire étranger. Le navire continua sa route, et force fut au pauvre pêcheur de naviguer loin de sa maison, de sa femme, de ses parents...Tous le crurent mort, sa femme et son fils prirent le deuil. Quand le vaisseau arriva au port, on débarqua le malheureux. Il revenait en Angleterre hier, il était en vue de sa maison, il allait retrouver sa femme bien-aimée, lorsqu'une effroyable tempête l'a replacé en face de la mort. Mais Dieu est venu à son secours!...

Et la voix de l'enfant devint plus faible, les larmes lui coulèrent des yeux, il tomba aux pieds de sa mère, et serrant ses mains convulsivement dans les siennes:

-Mère, ma bonne mère, apprend l'heureuse vérité. Lorsque n'écoutant que ton cœur, ce cœur qui oublie son propre malheur devant les souffrances des autres, tu m'envoyais la nuit dernière au secours du navire en détresse, tu ne savais pas... comment aurais-tu pu le savoir ?... que tu m'envoyais sauver la vie de mon père bien-aimé. Dieu m'a conduit à lui, Dieu nous l'a rendu ; mère, remercions-le de tout notre

Il ne put ajouter une seule parole; la mère et l'enfant tombèrent à genoux, et dans leur touchante action de grâce confondirent pendant quelques secondes leurs larmes de bonheur. Puis on entendit un bruit de pas, et l'homme apparut sur le seuil de la porte.

Alors un cri de joie sauvage retentit, la femme se précipita au cou de son mari, qu'elle tint longtemps enlacé dans ses bras, tandis que le brave pêcheur, les larmes dans les yeux, regardait avec une touchante émotion le bon fils auquel ils devaient d'être aujourd'hui réunis. Paul Hourie.

#### POUR RIRE

qui a un fils d'une taille gigantesque, disait hier, à ce sujet, à un de ses amis : —Il est tellement grand que, quand je veux le gronder, je suis obligé de le faire asseqir!

–Un mendiant aveugle à Paris était absent depuis quelques jours du pont où il avait cou-tume de demander l'aumône. Sur son bane il a laissé une pancarte avec l'inscription suivante : A cause du froid, je reçois l'aumône chez moi, rue Picpus, No. 41 (bis).

COMMENT ÇA FUT FAIT !-- Un Irlandais avant l'habitude de raconter des histoires étranges, disait qu'il avait vu un homme décapité avec les mains liées derrière lui, qui ramassa immédiatement sa tête, et la remit sur ses épaules précisément à la même place.—" Ha! ah! ah! ah! précisément à la meme place.— "Ha: an: an: dit un interlocuteur, comment pouvait-il ramasser sa tête quand il avait les mains liées derrière le dos?—Imbécile que vous êtes! ne pouvait-il pas la prendre avec ses dents :



Ned Land avait environ quarante ans (p. 27, col. II.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

#### CHAPITRE IV

NED LAND

Le commandant Farragut était un bon marin, digne de la frégate Le commandant rarrague etait un oon marin, digne de la iregate qu'il commandait. Son navire et lui ne faisaient qu'un. Il en était l'âme. Sur la question du cétacé, aucun doute ne s'élevait dans son esprit, et il ne permettait pas que l'existence de l'animal fût discutée à son bord. Il y croyait comme certaines bonnes femmes croient au Léviathan—par foi, non par raison. Le monstre existait, il en delivrerait les mors il l'avait inné. C'était une sorte de abayaller de l'hooles rait les mers, il l'avait juré. C'était une sorte de chevalier de Rhodes, un Dieudonné de Gozon, marchant à la rencontre du serpent qui désolait son île. Ou le commandant Farragut tuerait le narwal, ou le narwal tuerait le commandant Farragut. Pas de milieu. Les officiers du bord partageaient l'opinion de leur chef. Il fallait

les entendre causer, discuter, disputer, calculer les diverses chances d'une rencontre, et observer la vaste étendue de l'océan. Plus d'un d'une rencontre, et observer la vaste creaude de la constance, qui eût s'imposait un quart volontaire dans les barres de perroquet, qui eût mandit une talle corvin en tonte autre circonstance. Tant que le mandit une telle corvée en toute autre circonstance. soleil décrivait son arc diurne, la mature était peuplée de matelots aux-



Le monstre, immergé à quelques toises (p. 28, col. IV.)

quels les planches du pont brûlaient les pieds, dant, l'Abraham-Liacoln ne tranchait pas encore de son étrave les eaux suspectes du Pacifique.

Quant à l'équipage, il ne demandait qu'à rencontrer la licorne, à la harponner, à la hisser à bord, à la dépecer. Il surveillait la mer avec une scrupulcuse attention. D'ailleurs, le commandant Farragut parlait d'une certaine somme de deux mille dollars réservée à quiconque, mousse ou matelot, maître ou officier, signalerait l'animal. Je laisse à penser si les yeux s'exerçaient à bord de l'Abraham-Lincoln.

Pour mon compte, je n'etais pas en reste avec les autres, et je ne laissais à personne ma part d'observations quotidiennes. La frégate aurait eu cent fois raison de s'appeler l'Argus. Seul entre tous, Conseil protestait par son indifférence touchant la question qui nous passionnait, et détonait sur l'enthousiasme général du bord.

J'ai dit que le commandant Farragut avait soigneusement pourvu son navire d'appareils propres à pêcher le gigantesque cétace. Un baleinier n'eût pas été mieux armé. Nous possédions tous les engins connus, depuis le harpon qui se lance à la main, jusqu'aux flèches barbe-lees des espingoles et aux balles explosibles des canardières. Sur le gaillard d'avant s'allon-geait un canon perfectionné, se chargeant par la culasse, très-épais de parois, très-étroit d'âme, et dont le modèle doit figurer à l'Exposition universelle de 1867. Ce précieux instrument, d'origine américaine, envoyait, sans se géner, un projectile conique de quatre kilogrammes à une distance moyenne de seize kilomètres.

Done, l'Abraham-Lincoln ne manquait d'aucun moyen de destruction. Mais il avait mieux encore. Il avait Ned Land, le roi des Mais il avait harponneurs. Ned Land était un Canadien, d'une habileté

de main peu commune, et qui ne connaissait pas d'égal dans son périlleux métier. Adresse et sang-froid, audace et rusc, il possédeit ces qualités à un degré supérieur, et il fallait être une baleine bien maligne, ou un cachalot sin-gulièrement astucieux pour échapper à son coup

Ned Land avait environ quarante ans. C'était un homme de grande taille-plus de six pieds anglais—vigoureusement bâti, l'air grave, peu communicatif, violent parfois, et très-rageur quand on le contrariait. Sa per-sonne provoquait l'attention, et surtout la puissance de son regard qui accentuait singulièrement sa physionomie.

Je crois que le commandant Farragut avait agement fait d'engager cet homme à son bord. Il valait tout l'équipage, à lui seul, pour l'œil et le bras. Je ne saurais mieux le comparer qu'à un télescope puissant qui serait en même temps un canon toujours pret à partir. Que dit Canadien, dit Français, et, si peu

communicatif que fut Ned Land, je dois avouer qu'il se prit d'une certaine affection pour moi. Ma nationalité l'attirait sans doute. C'était une occasion pour lui de parler, et pour moi d'entendre cette vieille langue de Rabelais qui est encore en usage dans quelques provinces canadiennes. La famille du harponneur était canadiennes. La famille du harponneur était originaire de Québec, et formait déjà une tribu de hardis pêcheurs à l'époque où cette ville appartenait à la France.

Peu à peu, Ned prit goût à causer, et j'aimais à entendre le récit de ses aventures dans les mers polaires. Il racontait ses peches et ses combats avec une grande poésie naturelle. Son récit prenait une forme épique, et je croyais écouter quelque Homère canadien, chantant l'Iliade des régions hyperboréennes.

Je dépeins maintenant ce hardi compagnon, tel que je le connais actuellement. C'est nous sommes devenus de vieux amis, unis de cette inaltérable amitié qui naît et se cimente dans les plus effrayantes conjonctures! Ah! brave Ned! je ne demande qu'à vivre cent ans encore, pour me souvenir plus longtemps de toi!

Et maintenant, qu'elle était l'opinion de Ned Land sur la question du monstre marin? Je dois avouer qu'il ne croyait guère à la licorne, et que, seul à bord, il ne partageait pas la con-viction générale. Il évitait même de traiter ce sujet, sur lequel je crus devoir l'entreprendre

Par une magnifique soirée du 30 inillet c'est. à-dire trois semaines après notre départ, la frégate se trouvait à la hauteur du cap Blanc, à rente milles sous le vent des côtes patagonnes.
Nous avions dépassé le tropique du Capricorne, et le détroit de Magellan s'ouvrait à moins de cent milles dans le sud. Avant huit jours, l'Abraham-Lincoln sillonnerait les flots du Pacifique.

sis sur la dunette Ned Land et moi, nous causions de choses et d'autres, regardant cette mystérieuse mer dont les profondeurs sont restées jusqu'ici inaccessibles aux regards de l'homme. J'amenai tout naturellement la conversation sur la licorne géante, et j'examinai les diverses chances de succès ou d'insuccès de notre expédition. Puis, voyant que Ned me laissait parler sans trop rien dire, je le poussai

plus directement.
"Comment, Ned, lui demandai-je, comment pouvez-vous ne pas être convaincu de l'exis-tence du cétacé que nous poursuivons? Avezvous donc des raisons particulières de vous mon-

trer si incrédule?"

Le harponneur me regarda pendant quelques instants avant de répondre, frappa de la main son large front par un geste qui lui était habituel, ferma les yeux comme pour se recueillir, et dit enfin :



Tantôt appuyé à la lisse de l'arrière (p. 28, col. 11.)

"Peut-être bien, monsieur Aronnax.

-Cependant, Ned, vous, un baleinier de profession, vous qui êtes familiarisé avec les grands mammifères marins, vous dont l'imagination doit aisément accepter l'hypothèse de cétacés énormes, vous devriez être le dernier à douter en pareilles circonstances!

-C'est ce qui vous trompe, monsieur le professeur, répondit Ned. Que le vulgaire croie à des comètes extraordinaires qui traversent l'espace, ou à l'existence de monstres antédiluviens qui peuplent l'intérieur du globe, passe encore, mais ni l'astronome, ni le géologue n'admettent de telles chimères. De même, le baleinier. J'ai poursuivi beaucou p de cétacés, j'en ai harponné un grand nombre, j'en ai tué plusieurs, mais si puissants et si bien armés qu'ils, fussent, ni leurs queues, ni leurs défenses n'auraient que untamer les plaques de tôle d'un steureur. défenses n'auraient pu entamer les plaques de tôle d'un steamer

-Cependant, Ned, on cite des bâtiments que la dent du narwal a tra-

versés de part en part. —Des navires en bois, c'est possible, répondit le Canadien, et encore, je ne les ai jamais vus. Donc, jusqu'à preuve contraire, je nie que baleines, cachalots ou licornes puissent produire un pareil effet. Ecoutez-moi, Ned...

Non, monsieur le professeur, non. Tout ce que vous voudrez excepté cela. Un poulpe gigantesque, peut-être?...
Encore moins, Ned. Le poulpe n'est qu'un mollusque, et ce nom

même indique le peu de consistance de ses chairs. Eût-il cinq cents pieds de longueur, le poulpe, qui n'appartient point à l'embranchement des vertébrés, est tout à fait inossensif pour des navires tels que le Scotia



Les embarcations rayonnèrent autour de la frégate (p. 28, col. IV.)

ou l'Abraham Lincoln. Il faut donc rejeter au | Canadien, en reproduisant sans le savoir une rang des fables les prouesses des Krakens ou autres monstres de cette espèce.

Alors, monsieur le naturaliste, reprit Ned Land d'un ton assez narquois, vous persistez à admettre l'existence d'un énorme cétacé...?

Oui, Ned, je vous le répète avec une con viction qui s'appuie sur la logique des faits. Je crois à l'existence d'un mammifere, puissamment organisé, appartenant à l'embranchement des vertebres, et muni d'une défense cornée

dont la force de pénétration est extréme.

Hum! fit le harponneur, en secouant la tête de l'air d'un homme qui ne veut pas se laisser convainere.

Remarquez, mon digne Canadien, repris-je, que si un tel animal existe, s'il habite les profon-deurs de l'Océan, s'il fréquente les couches liquides situées à quelques milles au-dessous de la surface des caux, il possède nécessairement un organisme dont la solidité défie toute compa-

-Et pourquoi cet organisme si puissant demanda Ned

--Parce qu'il faut une force incalculable pour se maintenir dans les couches profondes et résister à leur pression.

-Vraiment? dit Ned qui me regardait en elignant de l'æil.

Vraiment, et quelques chiffres vous le prou-

veront sans peine.
— Oh! les chiffres! répliqua Ned. On fait

ce qu'on veut avec les chiffres!

-En affaires, Ned, mais non en mathématiques. Ecoutez-moi. Admettez que la pression d'une atmosphère soit représentee par la pression d'une colonne d'eau haute de trente-deux pind. pieds. En réalité, la colonne d'eau serait d'une moindre hauteur, puisqu'il s'agit de l'eau de mer dont la densité est supérieure à celle de l'eau douce. Eh bien, quand vous plongez, Ned, autant de fois trente-deux pieds d'eau audessus de vous, autant de fois votre corps supporte une pression égale à celle de l'atmosphère, c'est-à-dire de kilogrammes par chaque cen-timetre carré de sa surface. Il suit de là qu'à trois cent vingt pieds cette pression est de dix atmosphères, de cent atmosphères à trois mille deux cent pieds, et de mille atmosphères à trente-deux mille pieds, soit deux lieues et demie environ. Ce qui équivant à dire que si vous pouviez atteindre cette profondeur dans l'Océan, chaque centimètre carré de la surface de votre corps subirait une pression de mille kilogrammes. Or, mon brave Ned, savez-vous ce que vous avez de centimètres carrés en sur-

Le ne m'en doute pas, monsieur Aronnax. Environ dix-sept mille.

Tant que cela?

-- Et comme en réalité la pression atmosphérique est un peu supérieure au poids d'un kilo-gramme par centimètre carré, vos dix-sept mille centimètres carrés supportent en ce moment une pression de dix-sept mille cinq cent soixantehuit kilogrammes.

Sans que je m'en aperçoive?

-Sans que vous vous en aperceviez. Et si vous n'êtes pas écrasé par une telle pression, c'est que l'air pénètre à l'intérieur de votre corps avec une pression égale. De là un équilibre parfait entre la poussée intérieure et la poussee extérieure, qui se neutralisent, ce qui yous permet de les supporter sans peine. Mais

dans Peau, c'est autre chose.

Oui, je comprends, répondit Ned, devenu plus attentif, parce que Peau m'entoure et ne me

pénètre pas.

— Précisément, Ned. Ainsi donc, à trentedeux pieds au-dessous de la surface de la mer, vous subiriez une pression de dix-sept mille cinq cent soixante-huit kilogrammes; à trois cent vingt pieds, dix fois cette pression, soit cent soixante-quinze mille six cent quatre-vingt kilogrammes; à trois mille deux cents pieds, cent fois cette pression, soit dix-sept cent cin-quante-six mille huit cent kilogrammes; à trente-deux mille pieds, enfin, mille fois cette pression, soit dix-sept millions einq cent soixante huit mille kilogrammes ; c'est-à-dire que vous seriez aplati comme si l'on vous retirait des plateaux d'un machine hydraulique!

Diable! fit Ned. -Eh bien, mon digne harponneur, si des vertébrés, longs de plusieurs centaines de mètres et gros à proportion, se maintiennent à de pareil-les profondeurs, eux dont la surface est représentée par des millions de certimètres carrés, c'est par milliards de kilogrammes qu'il faut estimer la poussée qu'ils subissent. Calculez alors quelle doit être la résistance de leur charpente osseuse et la puissance de leur organisme

pour résister à de telles pressions!
—Il faut, répondit Ned Land, qu'ils soient fabriqués en plaques de tôle de huit pouces,

les frégates cuirassée: -Comme vous dites, Ned, et songez alors aux ravages que peut produire une pareille masse laucée avec la vitesse d'un express contre la

coque d'un navire. -Oui...en effet...peut-être, répondit le Canadien, ébranlé par ces chiffres, mais qui ne vou-

lait pas se rendre. -Eh bien, vous ai-je convaincu?

-Vous m'avez convaincu d'une chose, monsieur le naturaliste, c'est que si de tels animaux existent au fond des mers, il faut nécessaire-ment qu'ils soient aussi forts que vous le

--Mais s'ils n'existent pas, entêté harponneur, comment expliquez-vous l'accident arrivé au

-C'est peut-être... dit Ned hésitant.

-Allez donc!

-Parce que...ça n'est pas vrai!" répondit le

célèbre réponse d'Arago.

Mais cette réponse prouvait l'obstination du harponneur et pas autre chose. Ce jour-là je ne le poussai pas davantage. L'accident du Scotia n'était pas niable. Le trou existait si bien qu'il avait fallu le boucher, et je ne pense pas que l'existence d'un trou puisse se démontrer plus catégoriquement. Or, ce trou ne s'était pas fait tout seul, et puisqu'il n'avait pas été produit par des roches sous-marines ou des engins sous-marins, il était nécessairement dù à l'outil perforant d'un animal.

i l'embranchement des vertébrés, à la classe des mammifères, au groupes des pisciformes, et finalement à l'ordre des cétacés. Quant à la famille dans laquelle il prenait rang, baleine, cachalot au dauphin, quant au genre dont il faisait partie, quant à l'espèce dans laquelle il convenit de le ranger, c'était une question à élucider ulterieurement. Pour la résoudre, il fallait disséquer ce monstre inconnu, pour le disséquer le prendre, pour le prendre le harpon-ner—ce qui était l'affaire de Ned Land—pour le harponner le voir—ce qui était l'affaire de l'équipage—et pour le voir le renconter—ce qui était l'affaire du hasard.

#### CHAPITRE V

#### A L'AVENTURE!

Le voyage de l'Abraham-Lincoln, pendant juelque temps, ne fut marqué par aucun incident. Cependant, une circonstance se présenta qui mit en relief la merveilleuse habileté de Ned Land, et montra quelle confiance on devait avoir en lui.

Au large des Malouines, le 30 juin, la frégate communiqua avec des baleiniers américains, et nous apprimes qu'ils n'avaient eu aucune connaissance du narwal. Mais l'un deux, le capitaine du Monroe, sachant que Ned Land était embarqué à bord de l'Abraham-Lincoln, demanda son aide pour chasser une baleine qui reux de voir Ned Land à l'œuvre, l'autorisa à se rendre à bord du *Houroc*. Et le hasard servit si bien notre Canadien, qu'au lieu d'une baleine, il en harponna deux d'un coup double, frappant l'une droit au cœur, et s'emparant de l'autre après une poursuite de quelques mi-

Décidément, si le monstre a jamais affaire au harpon de Ned Land, je ne parierai pas pour le monstre.

La frégate prolongea la côte sud-est de l'Amérique avec une rapidité prodigieuse. Le 3 juillet, nous étions à l'ouvert du détroit de Magellan, à la hauteur du cap des Vierges. Mais le com-mandant Farragut ne voulut pas prendre ce sinueux passage, et manœuvra de manière à doubler le cap Horn.

L'équipage lui donna raison à l'unanimité. Et en effet, était-il probable que l'on put rencontrer le narwal dans ce détroit resserré! Bon nombre de matelots affirmaient que le monstre ne pouvait passer, "qu'il était trop gros pour

Le 6 juillet, vers trois heures du soir, l'Abraham-Lincoln, à quinze milles dans le sud, doubla cet ilot solitaire, ce roc perdu à l'extrémité du continent américain, auquel des marins hollandais imposèrent le nom de leur ville natale, le cap Horn. La route fut donnée vers le nordouest, et le lendemain, l'hélice de la frégate battait enfin les eaux du Pacifique.
"Ouvre l'œil! ouvre l'œil!" répétaient les

matelots de l'Abraham-Lincoln.

Et ils l'ouvraient démesurément. Les yeux et les lunettes, un peu éblouis, il est vrai, par la perspective des deux mille dollars, ne restèrent pas un instant au repos. Jour et nuit, on ob-servait la surface de l'Océan, et les nyctalopes, dont la faculté de voir dans l'obscurité accroissait les chances de cinquante pour cent, avaient beau jeu pour gagner la prime.

Moi, que l'appat de l'argent n'attirait guère, n'étais pourtant pas le moins attentif du ord. Ne donnant que quelques minutes au repas, quelques heures au sommeil, indifférent au soleil ou à la pluie, je ne quittais plus le pont du navire. Tantôt penche sur les bastingages du navire. Tantôt penche sur les bastingages du gaillard d'avant, tantôt appuyé à la lisse de Parrière, je dévorais d'un œil avide le cotonneux sillage qui blanchissait la mer jusqu'à perte de vue. Et que de fois j'ai partagé l'émoperte de vue. Et que de fois y ai partage i emo-tion de l'état-major, de l'équipage, lorsque quelque capricieuse baleine élevait son dos noirâtre au-dessus des flots! Le pont de la fré-gate se peuplait en un instant. Les capots vomissaient un torrent de matelots et d'officiers. Chacun, la poitrine haletante, l'œil trouble, observait la marche du cétacé. Je regardais à en user ma rétine, à en devenir aveugle, tandis Je regardais à que Conseil, toujours phlegmatique, me répétait d'un ton calme :

"Si monsieur voulait avoir la bonté de moins écarquiller ses yeux, monsieur verrait bien davantage!"

Mais, vaine émotion ! l'Abraham-Lincoln modifiait sa route, courait sur l'animal signale, simple baleine ou cachalot vulgaire, qui disparaissait bientôt au milieu d'un concert d'imprécations!

Cependant, le temps restait favorable. Le voyage s'accomplissait dans les meilleures conditions. C'était alors la mauvaise saison australe, car le juillet de cette zone correspond à notre janvier d'Europe ; mais la mer se main-tenait belle, et se laissait facilement observer dans un vaste périmètre.

Ned Land montrait toujours la plus tenace incrédulité ; il affectait même de ne point examiner la surface des flots en dehors de son temps de bordée--du moins quand aucune baleine n'était en vue. Et pourtant sa merveil-leuse puissance de vision aurait rendu de grands services. Mais, huit heures sur douze, cet entête Canadien lisait ou dormait dans sa cabine. Cent fois je lui reprochai son indifférence. "Bah! répondait-il, il n'y a rien, monsieur

Aronnax, et, y cut-il quelque animal, quelle chance avons-nous de l'apercevoir ! Est-ce que nous ne courons pas à l'aventure ! On a revu, Or, suivant moi, et pour toutes les raisons dit-on, cette bête introuvable dans les hautes précédemment déduites, cet animal appartenait mers du Pacifique, je veux bien l'admettre ; mais deux mois déjà se sont écoulés depuis cette rencontre, et à s'en rapporter au tempérament de votre narwal, il n'aime point à moisir long-temps dans les mêmes parages! Il est doué d'une prodigieuse facilité de déplacement. Or, vous le savez mieux que moi, monsieur le pro-fesseur, la nature ne fait rien à contre-sens, et elle ne donnerait pas à un animal lent de sa nature la faculté de se mouvoir rapidement, s'il n'avait pas besoin de s'en servir. Donc, si la bête existe, elle est déjà loin!

A cela, je ne savais que répondre. Evidemment, nous marchions en aveugles. Mais le moyen de procéder autrement ! Aussi, chances étaient-elles fort limitées. Cependant, personne ne doutait encore du succès, et pas un matelot du bord n'eût parié contre le narwal

et contre sa prochaîne apparition. Le 20 juillet, le tropique du Capricorne fut coupé par 105° de longitude, et le 27 du même mois, nous franchissions l'équateur sur le cent dixième méridien. Ce relèvement fait, la frégate prit une direction plus décidée vers l'ouest, et s'engagea dans les mers centrales du Paci-Le commandant Farragut pensait, avec raison, qu'il valait mieux fréquenter les eaux profondes, et s'éloigner des continents ou des iles dont l'animal avait toujours paru éviter l'approche, "sans doute parce qu'il n'y avait pris assez d'eau pour lui!" disait le maître d'équipage. La frégate passa donc au large des Pomotou, des Marquises, des Sandwich, coupa le tropique du Cancer par 132 de longitude, et se dirigea yers les mers de Chine.

Nous étions enfin sur le théâtre des derniers ébats du monstre! Et, pour tout dire, on ne vivait plus à bord. Les cœurs palpitaient effroyablement, et se préparaient pour l'avenir d'incurables anévrismes. L'équipage entier subissait une surexcitation nerveuse, dont je ne saurais donner l'idée. On ne mangeait pas, on ne dormait plus. Vingt fois par jour, une erreur d'appréciation, une illusion d'optique de quelque matelot perché sur les barres, causaient d'intolérables souleurs, et ces émotions, vingt fois répétées, nous maintenaient dans un état d'éréthisme trop violent pour ne pas amener

une réaction prochaine.

Et en effet, la réaction ne tarda pas à se produire. Pendant trois mois, trois mois dont chaque jour durait un siècle! l'Abraham-Lin-coln sillonna toutes les mers septentrionales du Pacifique, courant aux baleines signalées, faisant de brusques écarts de route, virant subitement d'un bord sur l'autre, s'arrêtant soudain, forçant ou renversant sa vapeur, coup sur coup, au risque de déniveler sa machine, et il ne laissa risque de deniverer sa macrine, et n ne raissa pas un point inexploré des rivages du Japon à la côte américaine. Et rien qui ressemblat à mensité des flots déserts! rien qui ressemblat à un narwal gigantesque, ni à un ilot sous-marin, ni à une épave de naufrage, ni à un écueil fuyant, ni à quoi que ce fût de surnaturel!

La réaction se fit donc. Le découragement s'empara d'abord des esprits, et ouvrit une brèche à l'incrédulité. Un nouveau sentiment se produisit à bord, qui se composait de trois dixièmes de honte contre sept dixièmes de fu-reur. On était "tout bête" de s'être laissé prendre à une chimère, mais encore plus furieux ! Les montagnes d'arguments entassés depuis un an s'écroulerent à la fois, et chacun ne songea plus qu'à se rattraper aux heures de repas ou de sommeil du temps qu'il avait si sottement

Avec la mobilité naturelle à l'esprit humain, d'un excès on se jeta dans un autre. Les plus chauds partisans de l'entreprise devinrent fatalement ses plus ardents détracteurs. La réaction monta des fonds du navire, du poste des soutiers jusqu'au carré de l'état-major, et certainement, sans un entétement très-particulier du commandant Farragut, la frégate eut définitivement remis le cap au sud.

Cependant, cette recherche inutile ne pouvait se prolonger plus longtemps. L'Abraham-Lincoln n'avait rien à se reprocher, ayant tout fait pour réussir. Jamais équipage d'un bâtiment de la marine américaine ne montra plus de patience et plus de zèle : son saurait lui être imputé; il ne restait plus qu'à revenir.

Une représentation dans ce sens fut faite au commandant. Le commandant tint hon. Les matelots ne cachèrent point leur mécon-tentement, et le service en souffrit. Je ne veux pas dire qu'il y eut révolte à bord, mais après une raisonnable période d'obstination, le commandant Farragut, comme autrefois Colomb, demanda trois jours de patience. Si, dans le délai de trois jours, le monstre n'avait pas paru, l'homme de barre donnerait trois tours de roue, et l'Abraham-Lincoln ferait route vers les mers curopéennes

Cette promesse fut faite le 2 novembre. Elle cut tout d'abord pour résultat de ranimer les défaillances de l'équipage. L'Océan fut observé avec une nouvelle attention. Chacun voulait lui jeter ce dernier coup d'œil dans lequel se résume tout le souvenir. Les lunettes

fonctionnèrent avec une activité fiévreuse. C'était un supreme défi porté au narwal géant, et celui-ci ne pouvait raisonnablement se dispenser de répondre à cette sommation "à comparaitre!

Deux jours se passèrent. L'Abraham-Lincoln se tenait sous petite vapeur. On employait mille moyens pour éveiller l'attention ou sti-muler l'apathie de l'animal, au cas où il se fût rencontré dans ces parages. D'énormes quartiers de lard furent mis à la traîne—pour la plus grande satisfaction des requins, je dois le dire. Les embarcations rayonnèrent dans toutes les directions autour de l'Abraham-Lincoln, pendant qu'il mettait en panne, et ne laisscrent pas un point de mer inexplore. Mais le soir du 4 novembre arriva sans que se fut dévoilé ce mystère sous-marin.

Le lendemain, 5 novembre, à midi, expirait le délai de rigueur. Après le point, le commandant Farragut, fidèle à sa promesse, devait donner la route au sud-est, et abandonner définitivement les régions septentrionales du Pa-

La frégate se trouvait alors par 31° 15′ de la-titude nord et par 136° 42′ de longitude est. Les terres du Japon nous restaient à moins de deux cents milles sous le vent. La nuit approchait. On venait de piquer huit heures. De gros nuages voilaient le disque de la lune, alors dans son premier quartier. La mer ondulait paisiblement sous l'étrave de la frégate.

En ce moment, j'étais appuyé à l'avant, sur le bastingage de tribord. Conseil, posté près de moi, regardait devant lui. L'équipage, juché dans les haubans, examinait l'horizon qui se rétrécissait et s'obscurcissait peu à peu. Les officiers, armés de leur lorgnette de nuit, fouillaient l'obscurité croissante. Parfois le sombre Océan étincelait sous un rayon que la lune dardait entre la frange de deux nuages. Puis, toute trace lumineuse s'évanouissait dans

En observant Conseil, je constatai que ce brave garçon subissait tant soit peu l'influence générale. Du moins, je le crus ainsi. Peut-être, et pour la première fois, ses nerfs vibraient-ils sous l'action d'un sentiment de curiosité. "Allons, Conseil, lui dis-je, voilà une der-

nière occasion d'empocher deux mille dollars. -Que monsieur me permette de le lui dire, répondit Conseil, je n'ai jamais compté sur cette prime, et le gouvernement de l'Union pouvait promettre cent mille dollars, il n'en aurait pas

te plus pauvre. Tu as raison, Conseil. C'est une sotte affaire, après tout, et dans laquelle nous nous sommes lancés trop légèrement. Que de temps perdu, que d'emotions inutiles! Depuis six mois

déjà, nous serions rentres en France... —Dans le petit appartement de monsieur, répliqua Conscil, dans le Muséum de monsieur! Et j'aurais déjà classé les fossiles de monsieur! Et le babiroussa de monsieur serait installé dans sa cage du Jardin des Plantes, et il attirerait tous les curieux de la capitale!

-Comme tu dis, Conseil, et sans compter, 'imagine, que l'on se moquera de nous

— Effectivement, repondit tranquillement Conseil, je pense que l'on se moquera de mon-sicur. Et, faut-il le dire...!

-Il faut le dire, Conseil.

-Eh bien, monsieur a'aura que ce qu'il mérite

---Vraiment!

- Quand on a l'honneur d'être un savant comme monsieur, on ne s'expose pas..

Conseil ne put achever son compliment. milieu du silence général, une voix venait de se faire entendre. C'était la voix de Ned Land, faire entendre. C'étai et Ned Land s'écriait :

"Ohé! la chose en question, sous le vent, par le travers à nous!"

#### CHAPITRE VI

#### A TOUTE VAPEUR

A ce cri, l'équipage entier se précipita vers le harponneur, commandant, officiers, maîtres, matelots, mousses, jusqu'aux ingénieurs qui quittèrent leur machine, jusqu'aux chauffeurs qui abandonnérent leurs fourneaux. L'ordre de stopper avait été donné, et la frégate ne courait plus que sur son erre.

L'obscurité était profonde alors, et quelque bons que fussent les yeux du Canadien, je me demandais comment il avait vu et ce qu'il

avait pu voir. Mon cœur battait à se rompre. Mais Ned Land ne s'était pas trompe, et tous, nous aperçûmes l'objet qu'il indiquait de la main.

A deux encâblures de l'Abraham-Lincoln et de sa hanche de tribord, la mer semblait être illuminée par dessous. Ce n'était point un simple phénomène de phosphorescence, et l'on ne pouvait s'y tromper. Le monstre, immergé à quelques toises de la surface des caux, projetait cet éclat très-intense, mais inexplicable, que mentionnaient les rapports de plusieurs capitaines. Cette magnifique irradiation devait être produite par un agent d'une grande puissance éclairante. La partie lumineuse décrivait sur la mer un immense ovale très-allongé, au centre duquel se condensait un foyer ardent dont l'insoutenable éclat s'éteignait par dégra-

dations successives. " Ce n'est qu'une agglomération de molécules phosphorescentes, s'écria l'un des officiers.

-Non, monsieur, répliquai-je avec conviction. Jamais les pholades ou les salpes ne produisent une si puissante lumière. Cetréclat est de nature essentiellement électrique... D'ailleurs, voyez, voyez! il se déplace! il se meut en avant, en arrière! il s'élance sur nous!"

Un cri général s'éleva de la frégate.

"Silence! dit le commandant Farragut. La barre au vent, toute! Machine en arrière

Les matelots se précipitèrent à la barre, les ingénieurs à leur machine. La vapeur fut im-médiatement renversée, et l'Abraham-Lincoln, abottant sur babord, décrivit un demi-cercle.

La barre droite! Machine en avant!" cria le commandant Farrágut.

Ces ordres furent exécutés, et la frégate s'éloigna rapidement du foyer fumineux.

Je me trompe. Elle voulut s'éloigner, mais le surnaturel animal se rapprocha avec une

vitesse double de la sienne.

Nous étions haletants. La stupéfaction, bien plus que la crainte, nous tenait muets et immo-L'animal nous gagnait en se jouant. Il fit le tour de la frégate qui filait alors quatorze nœuds, et l'enveloppa de ses nappes électriques comme d'une poussière lumineuse. Puis il s'éloigna de deux ou trois milles, laissant une trainée phosphorescente comparable aux tourbillons de vapeur que jette en arrière la locomotive d'un express. Tout d'un coup, des obscures limites de l'horizon, où il alla prendre son élan, le monstre fonça subitement vers l'Abraham-Linco'n avec une effrayante rapidité, s'arrêta brusquement à vingt pieds de ses précintes, s'éteignit—non pas en s'abimant sous les eaux, puisque son éclat ne subit aucune dégradation—mais soudainement et comme si la source de cette brillante effluve-se fût subitement tarie! Puis l'eut tourné, soit qu'il eut glissé sous sa coque. A chaque instant, une collision pouvait se produisse mandat de l'eut tourné.

(A continuer.)

duire qui nous eût été fatale.

#### LES CANADIENS DE L'OUEST

CHARLES DE LANGLADE

#### IIXX

(Suite et fin.)

Dans les premiers mois de son séjour à la Baie-Verte, s'il arrivait à Madame Langlade d'apercevoir un canot monté par des indiens, qui semblait se diriger vers le rivage, elle ouvrait la porte et s'écriait d'un ton désespéré: "Ils viennent! Ils viennent!! Nous serons tous massacrés!" Il lui fallut bien du temps pour se familiariser avec cette étrange vie, et faire bonne contenance devant l'enfant des bois.

Madame Langlade était remarquablement belle; sa taille était élancée, ses traits réguliers, et ses yeux très-noirs. Ces dons physiques s'alliaient à de rares qualites morales, qui lui valurent le respect général à la Baie-Verte. Elle s'éteignit en cet endroit, en 1818, âgée d'environ soixante-quinze ans.

Langlade eut de son union avec Mile Bourassa deux filles. L'aînée, Lalotte, née en 1760 ou 1761, épousa un nommé Barcelou, et s'éteignit un an après son mariage sans laisser d'enfant : l'autre, Domitilde, épousa en 1776, à l'âge de treize ans, Pierre Grignon, puis en secondes noces, Jean-Baptiste Langevin.

Bien avant son mariage avec Mlle Bourassa, Langlade avait eu un fils, Charles, d'une Ottawa, qu'il fit instruire avec soin à Montréal. Celui-ci vint se fixer ensuite à la Baie-Verte, puis à Michillimakinae, et il prit part à la capture de ce dernier poste, en 1812, sous le commandement du capt. Roberts. Il avait épousé une Ottawa, qui lui donna deux filles et deux garçons: Charles et Louis de Langlade. Louis prit une part active à la dernière guerre avec les Etats-Unis, et obtint par sa conduite courageuse le grade de lieutenant. Bibaud, dans le Panthéon Canadien, et l'auteur des Grandes-Familles du Canada l'ont confondu avec son aïeul, Charles de Langlade.

#### XXIII

Langlade conserva inson'à la fin de sa vie sa place de surintendant des Sauvages, qui lui donnait un assez bon revenu. Ses services à la cause anglaise durant et franches démonstrations des Canadiens la guerre de la révolution avaient été suffisamment appréciés pour lui valoir une annuité viagère de huit cents piastres, en outre d'un octroi de 3000 acres de terre sur les bords de la rivière Thames connue alors sous le nom de La Trenche dans la province d'Ontario.

Il avait aussi des terrains considé-

pour s'enquérir des titres des propriétés noces à Jean-Baptiste Langevin-et non Longrine comme dit le texte américain confirmée par la commission.

pour faire valoir ses titres à cette grande casions un courage et un dévouement et importante étendue de terre :

" Laurent Fely (Failly !) étant dûment assermenté, dépose et dit que *Demettille Longvine* (Domitilde Laugevin) est la fille de Charles Lauglade, et la femme-de Jean-Baptiste-Langevin, et qu'il est à sa connaissance que les descen-dants du dit Langlade ont occupé l'étendue de

Pierre Grignon, fils aîné du premier couronne militaire. mari de Domitilde Langlade, obtint aussi la reconnaissance de ses titres à une étendue considérable de terrain, en produisant le témoignage suivant :

"Baie-Verte, 29 août 1822.

"Nous les soussignés, certifions que nous avons demeuré à la Baie-Verte, comté de Brown, territoire du Michigan, durant les quatre der-nières années, sauf quelques courtes absences, et que nous connaissons les réclamations de tous les habitants de la Baie ; que Charles *Longlaid* (Langlade) occupait un morceau de terre situé sur le côté ouest de la rivière aux Renards, Baic-Verte, immédiatement en aval du premier cours d'eau qui débouche dans la dite rivière, ayant un front d'environ quinze acres sur la dite rivière et s'étendant en arrière indéfiniment ; que le dit lot ou morceau de terre a été réservé il a au moins soixante ans (vers 1762) par le dit Longlaid comme prairie ou terre à bois ; et qu'il est à notre connaissance que la dite terre a été occupée par le dit Charles *Longlaid*, Charles *Longlaid*, jr., et Pierre Grignon, durant les quarante dernières années jusqu'à la prise de possession de cette place par les troupes améri-caines

LOUIS DALLAIRE.

"Joseph Roy,
"Pierre Chalifor, "BAPTISTE BRUNET."

La pièce suivante que nous extrayons aussi du rapport de la Commission publié au cinquième volume des Documents of the Congress of the United States in relation to the public lands from 1827 to 1829, ne sera pas non plus ici hors de place. Nous en donnons le texte même :

" Entrée de terre réclamée des habitants de la Baie-Verte : Les soussignés ou vous par re-présentation des habitants de la Baie-Verte entreut le clame (réclamation) des dits habi-tants d'un lot de terre situé sur la côte est de la rivière en face du Fort Howard, contenant deux milles quarrés, plus ou moins, borné au nord par les caux du lac ou baie, et au sud par *De-*mitelle Longevin (Domitilde Langevin), cultivé comme prairies sans interruption par les dits habitants de la Baie-Verte en communauté, depuis 1795 jusqu'à ce jour, une partie des dites prairies leur ayant été ôtée par les militaires en 1817.

"J. PARLIER,

"John Lawe,

"C. GRIGNON,

"A. GRIGNON,

"L. GRIGNON, "P. GRIGNON,

"JEAN-BAPTISTE LANGEVIN.

"Signé et assermenté devant moi, un juge de paix, à la Baie-Verte, ce 17 septembre 1823. "J. Parlier, J. P."

Langlade continua aussi, malgré son âge avancé, de rester à la tête de la milice. Pour honorer ce vétéran de l'armée, on plantait tous les ans, le premier mai, suivant une ancienne coutume des Canadiens, devant la maison du capitaine, un long pin ébranché auquel on faisait la toilette. On à la fête, d'une bruyante volée de coups de qu'à ce qu'il tombât en éclats. Le héros de la fête acceptait avec plaisir ces bonnes qui l'entouraient, heureux de pouvoir lui manifester leur respect et leur admiration.

Langlade, usé par l'âge et les fatigues de sa laborieuse existence, s'éteignit au mois de janvier 1800, après une maladie de deux semaines seulement. Sa mort causa une émotion facile à comprendre dans tout le Nord-Ouest, où il était universellerables à la Baie-Verte qu'il fit cultiver ment connu et estimé. La petite colonie pendant longtemps par son gendre, M. de la Baie-Verte toute entière alla pleurer Pierre Grignon. Le gouvernement améri- sur sa tombe, que l'on peut encore aperce- serve la boucle en argent de cette ceinture dans cain ayant nommé une commission, en 1823, voir dans le vieux cimerière de la ville,

Les regrets unanimes occasionnés par la dans le territoire du Michigan, la fille de mort de Langlade étaient amplement mé-Langlade, Domitilde, mariée en secondes rités, car la vie de ce héros ne fut qu'un long et vaillant combat pour sa patrie. Après avoir noblement défendu le drapeau réclama un mille carré de terre à la français pendant bien des années, après Bue-Verte comme lui appartenant par avoir vainement accompli des prodiges de droit de succession, et sa réclamation fut valeur pour une cause irrévocablement perdue, il resta ensuite également fidèle à la Voici le document sur lequel elle se basa | couronne anglaise, montrant | en toutes | oc admirables. Aussi bien peu de guerriers peuvent offrir de plus beaux états de service. Il se complaisait à en faire l'énumération : Havait pris part à quatre-vingt. dix-neuf batailles et escarmouches, et, quoiqu'il fût sur le soir de la vie, il exprimait terre réclamée par la dite Domitilde Langevin vivement le désir d'aller encore une fois depuis l'année 1788." au feu, afin de rendre plus complète sa

> Mais le seul titre de Langlade, aux yeux de la postérité, n'aura pas été seulement celui d'un militaire habile et d'un courage à toute épreuve. Il pourra encore réclamer la gloire moins bruyante peut-être, mais nonmoins méritoire, d'avoir été l'un des plus intrépides pionniers de l'Ouest, et d'avoir été l'un des premiers à braver les dangers qu'offraient ses farouches indigènes, en jetant au milieu du désert les humbles bases d'établissements aujourd'hui prospères et pleins d'avenir. C'est ce que la population américaine a su déjà reconnaître en lui décernant la glorieux surnom de fondateur du Wisconsin—Father of the Wisconsin :

Langlade était doux et patient, mais il ne pouvait supporter l'insulte. Il savait inspirer à la fois l'affection et le respect de tous ceux qui le connaissaient. Son intégrité était proverbiale, et quoiqu'il lui eût été facile bien souvent de frauder le gouvernement, ses comptes furent toujours marqués au sceau de la plus stricte exactitude. Le nom que lui donnèrent les Sauvages exprime bien leur idée du trait principal de son caractère : A-ke-wan-ge-ketau-so, c'est-à-dire un conquérant militaire. Comme son père, il se montra enfant soumis de l'Eglise catholique, donnant toujours toute l'assistance possible aux intrépides missionnaires qui allèrent de temps à autre annoncer la bonne nouvelle aux Canadiens, Métis et Sauvages de cette région éloignée.

Langlade était d'une moyenne taille, mais d'une solide charpente et d'une forte carrure. Son front était élevé, quelques flocons de cheveux argentaient sa tere uans sa vieillesse, et sous des sourcils épais bril-la l'Eglise.

Le "Code de Procédure Civile" a été rédigé laient deux yeux pénétrants et noirs comme entièrement par lui, croyons nous. M. Baudry cons de cheveux argentaient sa tête dans et pleine d'expression. Quand il portait son uniforme d'officier anglais, couleur du démembrement de la paroisse de Montreal, écarlate, son chapeau militaire, son épée et sa ceinture (1) de maroquin rouge, son apparence était aussi leste que martiale.

Tel était au physique le noble Charles de Langlade. Nous savons qu'il cultiva toutes les vertus morales qui sont l'apanage du véritable héros.

Joseph Tassé.

#### MEMORIAL NECROLOGIQUE

FEU M. LE JUGE BAUDRY

La mort vient d'enlever à la magistrature La mort vient d'eniever à la magnetation une de ses lumières, à la société un de ses membres les plus vertueux, et à une famille honorable son chef veneré. M. le juge Baudry prit une congestion de poumons le jour de l'an saluait le mai, qui dev it donner son nom meme en faisant ses visites : la maladie presenta de suite un caractère très-alarmant. Néanmoins, fusils, puis on le noircissait de poudre jus-l habileté des hommes de l'art, et lundi nous annoncions un mieux sensible qui, hélas! ne

Cet excellent homme, ce bon père de famille, e chrétien sincère était déjà, quoique dans la force de l'âge, mûr pour le ciel. Il rendait sa belle âme à Dieu, mercredi matin, à 64 heures, entouré de sa famille éplorée et muni des sacre ments de l'Eglise, dont il fut toujours l'enfant

le plus dévoué.

M. Joseph-Ubald Baudry est né à Montréal,
U-60 ses études au Collège de le 16 mai 1816. Il fit ses études au Collége de Montréal, avec de brillants succès, facilités par une mémoire heureuse, une intelligence vive et

l'amour du travail. Son Honneur M. le juge Berthelot a eu l'obligeance de nous communiquer une note sur laquelle nous lisons que le quer une note sur aquene nous risons que le juge Baudry avait pour compagnons de classe en 1827, année dans laquelle il termina ses éléments, Messires Jos. Toupin, Timothée Filia-trault, Mgr. Bacon, évêque de Portland; MM. G. de Lorimier, docteur Amiot, Z. Joubert, et son frère, Louis Beaudry, écr., qui, pendant longtemps fut protonotaire à Beauharnois et qui réside aujourd'hui à Montréal.

M. Baudry avait un gout prononcé pour les langues et les sciences exactes. Le Revérend M. Larkin, alors professeur au Collège de Mont-réal, linguiste distingué, remarqua les talents de son élève et les cultiva avec soin. A la fin de son cours de mathématiques, M. Baudry de son cours de mathématiques, M. baudry soutint, en gree, une thèse sur plusieurs livres d'Euclide. M. Baudry a toujours conservé beaucoup d'affection pour le Séminaire, et surtout pour le vénérable M. Bayle, directeur des écoliers. Sorti du collège, il fit son droit sous C. S. Cherrier, eer.

Admis au barreau en 1838, il pratiqua pendant quelques années à Montréal, ensuite à St. Hyacinthe, puis il revint à Montréal où il continua l'exercice de sa profession. Elu mem-bre de la Corporation, il rendit de grands services à la ville comme conseiller pendant les années 1847, 1848, 1849, et comme cchevin en 1850, et attacha son nom à des mesures imporantes qui avaient pour objet l'assainissement

de la ville.

En 1850, il fut nommé greffier des Appels à la place de M. J. G. Barthe, et en 1855, il cumula avec cette dernière charge celle de greffier de la Cour Seigneuriale. En 1859, Sir Georges E. Cartier, qui avait été camarade de collège de M. Baudry et qui eut toujours pour lui une vive et sincère amitié, comme il le prouva, au reste, un jour en pleine Chambre d'Assemblée, en faisant l'éloge de ses talents et de ses hautes en faisant l'éloge de ses taients et a commissances légales, Sir Georges, disons-nous, l'adjoignit en qualité de secrétaire, conjointement avec M. (maintenant le juge) Ramsay, à l'accomplission de la codification des lois. En la commission de la codification des lois. En juillet 1865, l'honorable A. N. Morin, l'un des codificateurs, étant décédé, M. Baudry fut choisi

pour le remplacer. Le 7 décembre 1868, il se démit de sa charge de greffier et fut presque de suite nommé juge-assistant de la Cour Supérieure, pour tenir la assistant de la Cour Superieure, pour tenir la place de M. le juge McKay, qui lui-même occu-pait temporairement, à la Cour du Banc de la Reine, celle de M. le juge Drummond, alors en congé pour cause de maladie. L'année suivante (1869), il fut nommé l'un des juges puisnés de

la Cour Supérieure. Le souvenir du juge Baudry restera toujours comme celui d'un magistrat intègre et consciencieux autant qu'éclairé, joignant à la science profonde du jurisconsulte un zèle ardent pour la bonne administration de la justice qu'il re-cherchait jusque dans ses moindres détails. Quant à ses vertus privées, elles étaient au-des-sus de tout éloge; type du magistrat, il fut aussi le modèle du citoyen.

M. Baudry a été l'un des fondateurs de la Revue Légule et de Jurispendence, l'un des rédacteurs des Décisions des Tribunaux du Bas-

En 1870, il publia le "Code des Curés," ouvrage qui accuse une science légale très-grande en même temps qu'un désir sincère d'être utile

est aussi l'auteur de quelques mémoires qui ont été soumis à la Cour de Rome sur la question et qui ont contribué à jeter du jour sur cette difficile question.

M. Baudry a occupé pendant de longues années la charge de président des Syndies pour l'érection civile des paroisses.

Précédemment, il avait été nommé un des commissaires des écoles de la ville, et il contribua beaucoup aux changements qui ont doté Montréal de l'Ácadémie Commerciale. Il était ami du progrès, savait voir loin et juste. Ses suggestions n'ont pas toujours été adoptées, soit dans la commission de la codification, soit au Conseil-de-Ville, soit ailleurs : mais les évènements sont venus presque toujours confirmer sa manière de voir les choses. Il travailla avec zèle à la fondation de l'Institut National, dont il rédigea la constitution. On sait que cet institut a été remplacé par l'*Institut Canadien-Français*.

M. Baudry fut, avec le Commandeur Viger, l'un des fondateurs de la Société Historique de Montréal. Il en était encore le vice-président. Chercheur laborieux, il avait examiné et analysé une grande partie des documents renfernes au greffe. Nous espérons que ses notes et ses remarques seront conservées et utilisées par ses amis. Nous croyons savoir qu'il avait commencé quelques dissertations légales, et un travail sur l'existence du gallicanisme en Canada.

M. Baudry appertenait à une des plus anciennes familles de la Pointe-aux-Trembles. Urbain Baudry, souche de sa famille, avait serv sous M. de Maisonneuve et faisait partie de la milice d'élite qui défendait la ville naissante Il fut aussi un des premiers explorateurs de

M. le juge Baudry avait épousé une parente au septième degré, portant le même nom. I était le père de M. Baudry, projonotaire de Baudarnois, et de M. J. A. U. Baudry, ingénieur de gréfie

Toute la ville s'associera au deuil d'une familléplorée, qui était hier dans toute la joie que donnait l'espoir d'une prompte convalescence.

<sup>(1)</sup> La Société Historique du Wisconsin conson musee.



#### CAPRICE

Quand tu verras ma bière close, Quand il sera temps de choisir, Mets sculement ta role rose, Si tu yeux me faire plaisir.

Point de bijoux, point de couronne, Comme ce soir, si tu le veux, Laisse chanter le vent d'automne Dans les tresses de tes cheveux

Point de parfums pour mieux me plaire; Point de noir autour de ton ceil, Caprice qui pourrait me faire Tressaillir au fond du cercueil.

Mais offre mon cœur à la Vierge, Sans noyer de pleurs mon tombeau : Tes larmes éteindraient le cierge, Et me laisseraient sans flambeau.

EUDORE EVANTUREL.

Quebec, 13 oct. 1874.

#### L'AURÉOLE

#### (LÉGENDE DU MONT-DE-PIÉTÉ)

Il est souvent question du Mont-de-Piété à Paris : sa clientèle est nombreuse, ses habitués se comptent par milliers.

-C'est le seul bienfaiteur, disait Gérard de Verval, qui fournisse la reconnaissance au lieu et place de l'obligé.

Plus d'un, parmi nous, connaît l'entrée particulière où l'on pénètre pour engager sa montre, dans les moments de pénurie, afin de ne pas rendre publiques les douleurs de la séparation.

Ce qu'on suit moins, c'est la légende du Mont-de-Piéte, une tradition qui court depuis longtemps et qui n'a jamais été racenté dans les colonnes d'un journal ou dans les pages d'un livre.

Elle a une petite couleur moyen-âge tout à fait appétissante. Elle rappelle le temps des mysteres naïfs, alors qu'on faisait figurer Dieu et les saints, en robes de couleurs chatovantes, devant des spectateurs émer-

Done, voici ce qu'on raconte, à propos rité, fit l'apôtre. de l'unique établissement de prêt sur gages autorisé par la loi.

Il y eut, un jour, grande polémique dans le lieu où règne pourtant l'éternelle quiétude, c'est-à-dire en plein paradis.

Là, les philosophes les plus entêtés, les politiques les plus opposés sont du même avis. Les femmes mêmes vivent entre elles dans l'harmonie la plus parfaite.

Toutefois il y avait, ce jour-là, sinon contestation, tout au moins différence d'avis parmi les saints les plus écoutés.

Les patriarches Moïse, David, Ézéchiel et consorts soutenaient que le genre humain n'avait pas progressé en vertus, et que la charité, bien que classée parmi les vertus théologales, avait plutôt décru qu'augmenté parmi les humains.

Les bienheureux, contemporains du Christ sur la terre, soutenaient la thèse contraire, avec leur indulgence habituelle.

Selon eux, les descendants d'Adam s'aidaient les uns les autres, sans trop se faire

Ils citaient les associations mutuelles, les sociétés philanthropiques, les plaisirs sur le produit desquels une part est prélevée pour le soulagement des infortunés.

Ils affirmaient que plus d'une dame, folatre en apparence, dansait au profit des necessiteux, comme le roi David dansa devant l'arche.

Ils soutenaient enfin que la bienfaisance régnait sur la petite planète que le Sauveur avait sunctifiée par sa venue.

Et comme les vieux de l'Ancien testament se montraient incrédules, le porteclefs du paradis s'offrit à faire une rapide vérification des choses existantes.

Saint Pierre n'en était pas à son premier voyage. Le prince des apôtres avait parcouru autrefois l'Asie-Mineure et visité les peuplades les plus sauvages. Il n'avait cu peur de personne, pas même de Néron, qui ordonna sen supplice à Rome. Il pouvait bien risquer de dépenser quelques heures de son immortalité.

Done le concierge sacré du paradis se mit en route pour la vieille Lutèce, en quête de l'esprit charitable dont ses vieux collègues en sainteté niaient l'existence sans doute! absolue.

On assure qu'il s'enveloppa tout simplepar un matin ensoleillé sur la place de la nue massive et mobile. Bourse, à Paris, sans qu'on cût pu soupçonner d'où il venait.

d'autrefois : le manteau, le peplum, les san-temps de son martyre. dales ; il avait en main le bâton du pélerin. Personne ne prit garde à lui.

Il ressemblait à un Arabe, à un Turc, à un Oriental quelconque.

Et l'on savait qu'il arrivait, en tout temps, dans le Grand-Hôtel, des touristes c'est tout ce qu'on me demande. venus des pays lointains.

Le bienheureux entra dans l'intérieur de la Bourse tout d'abord.

Il vit une foule bruyante et compacte. Les uns disaient aux autres :

—Je te donne quinze cents, fin courant. -Je te donne cent Crédit Mobilier.

Je te donne cinq cents Gaz rénnis.

L'apôtre se retira satisfait : dans un pays où l'on cherche ainsi à donner, pensa-t-il, l'esprit de charité n'est pas encore éteint.

Pendant que saint Pierre traversait les groupes qui stationnaient devant le péristyle du temple de Plutus, il entendit divers fragments de dialogue.

-Je vais, disait l'un, ce soir à l'Opéra. On y donne la Favorite et un ballet nou-

-As-tu le compte-rendu de la dernière victoire? La garde a donné d'une façon splendide.

-Allons, allons, se dit saint Pierre, on donne beaucoup dans ce vieux et libéral pays des Gaules ; on est toujours généreux.

Et saint Pierre marchant au hasard gagna, à travers la rue Vivienne, le quartier de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Là, il fut accosté par un mendiant. lequel se cachait pour tendre la main. —La charité ! dit-il à l'Oriental d'une

voix piteuse. Dépêchez-vous, car j'ai peur d'être vu et arrêté par quelque sergent de ville.

-Il n'est pas défendu de faire la cha-

Non, répondit le ladre, mais il est défendu de la demander.

-Sabre de Caïphe ! s'écria saint Pierre, voilà une rareté dans les mœurs de mon temps qui ferait peut-être-rire le sceptique papa Job ou le sentencieux Salomon. C'est égal, il ne sera pas dit que l'Eglise catholique aura refusé une aumône à un malheureux. Que veux-tu, mon frère?

---Un petit sou.

—Un sou, fit saint Pierre : je n'ai pas un sesterce sur moi ; je suis parti de mon domicile sans une obole.

—Vous en trouverez, dit le mendiant.

-Où ! dit l'apôtre.

-Là, fit le mendiant.

Et il montra une maison sur la porte de laquelle on lisait cette inscription:

#### MONT-DE-PIÉTÉ

—Là, reprit le quémandeur, vous n'aurez qu'à donner un gage, on vous prêtera plus que je ne sollicite de votre charité.

Rien n'est doux et docile comme un esprit supérieur. L'apôtre monta au bureau de l'administration des prêts publics.

Je voudrais une petite somme, ditil à l'employé.

-C'est facile, mais avez-vous un gage? Le saint réfléchit et tira ses sandales.

Il avait autrefois marché à travers les sables brûlants du désert, pieds nus. Il pouvait donc se dispenser de chaussures maisons de refuge pour les vieillards. dans ce Paris bitumé.

L'employé du Mont-de-Piété examina avec curiosité la chaussure qu'il lui était présentée.

-Monsieur, dit-il, je ne veux pas déprécier ces objets : pour un marchand de des caisses de secours. curiosités, ils ont une incontestable valeur, ce sont de véritables antiquités; mais le Mont-de-Piété ne prête que sur des valeurs appréciables; pourtant, n'avez-vous pas autre chose?

-Non, dit le saint en se fouillant.

--Quelque objet d'or ou d'argent, par exemple !

Je n'ai rien, continua le saint.

---Mais cette espèce de couronne...qui entoure votre front—une mode asiatique,

Saint Pierre porta la main à sa tête.

O prodige! son divin Maître n'avait pas ment dans une nuce, une brume précur- voulu qu'il fût absolument empêché de seur du beau temps—et qu'il descendit faire la charité : c'était son auréole...deve-

Il la tira aussi-facilement que si c'eût été une de ces guirlandes roses dont on se Saint Pierre avait revêtu ses habits couronnait dans les festins païens, aux

> Le commis essaya la couronne sur la pierre de touche.

--Or au plus haut titre! exclama-t-il, presque pas d'alliage ; que voulez-vous ?

—Je veux un sou, dit saint Pierre ;

-Monsieur, le Mont-de-Piété de Paris ; une irrésistible hilarité. ne prête pas moins de trois francs. ---Ah! fit saint Pierre.

---Mais on peut, fit le préposé, vous orêter mille francs, si vous voulez, sur l'objet que j'examine.

-Non, dit le saint, j'ai assez de trois francs.

--- Avez-vous des papiers !

-Non, répondit le concierge du paradis, je voyage sans passeport. Mais si cela était nécessaire, je fournirais caution; j'ai des amis parmi le clergé de Paris, les protecteurs du denier de Saint-Pierre. D'ailleurs, les trois francs que je demande, c'est pour faire l'aumône à un pauvre qui m'attend en bas; mon intention justifie ma démarche.

La modicité de la somme comparée à la valeur de l'objet engagé, le but philosophique du prêt, peut-être encore l'influence que dut exercer sur un honnête chrétien celui qui fut le premier porte-drapeau de la chrétienté, tout cela dut décider le commis.

Il donna les trois francs, puis la reconnaissance à son divin client, et plaça l'auréole dans un carton-écrin destiné à recevoir les colliers de prix.

On assure même que l'emprunteur signa Crphas, de son nom primitif que lui imposa le Sauveur, sur le livre des engagements.

Puis il descendit et donna les trois francs au mendiant qui l'attendait.

Et il continua sa route à travers Paris. Je ne sais si mes lecteurs l'ont remarqué, mais dans cette capitale pleine d'or et de misère, un pauvre n'apparaît jamais seul.

Les mendiants se renvoient l'un l'autre vers les personnes qui ont le gousset ouvert et l'âme sensible.

A cent pas du bureau du Mont-de-Piété, saint Pierre fut accosté par un nouveau solliciteur, qui lui dit sur un ton semblable à celui des lamentations de son confrère en béatitude, Jérémie :

-Mon bon monsieur, un petit sou, s'il vous plaît! Dien rons le rendra.

Pour un saint auquel on offre Dieu pour caution, il n'y a pas à hésiter.

-Mon ami, lui répondit Pierre, je n'ai qu'une reconnaissance du Mont-de-Piété, la voulez-vous?

—De grand cour.

—La voilà, et puisse-t-elle vous être bonne à quelque chose

Le mendiant prit le papier, après avoir fait signer, au dos, son bienfaiteur, avec une plume empruntée au marchand de vins voisin, dont il semblait être le client assidu.

Puis il laissa saint Pierre continuer son chemin.

Le prince des apôtres parcourut Paris à la hâte,

Il vit les crèches pour les enfants, les

Le droit des pauvres était perçu sur les recettes des théâtres.

Et les hôpitaux étaient plusieurs fois  ${\it million naires.}$ 

Toutes les grandes compagnies avaient

Et les administrations publiques, comme les sociétés littéraires, avaient souci de leurs membres infirmes ou âgés.

Les bureaux de bienfaisance fonctionnaient dans chaque quartier.

Enfin, les fourneaux économiques avaient une nombreuse clientèle de malheureux auxquels ils donnaient la subsistance quotidienne.

Et comme le soleil se couchait et qu'il importait de ne pas laisser sans surveillance les portes du paradis, il remonta au ciel dans un rayon du soleil couchant,

Je ne me rends pas caution de la véracité du présent récit.

C'est une légende, naturellement composée d'éléments sacrés et de détails prosaïques. C'est aussi un récit qui, d'année en année, de conteur en conteur, a subi, comme un thème musical dans un morceau fugué, de constantes variations.

Toutefois, voici ce que les narrateurs prétendent :

Saint Pierre, porteur de la bonne nouvelle, affirmant que l'esprit de charité s'était réglementé dans le monde, fut reçu par les opposants, les vieux prophètes, avec

Elie riait aux éclats.

Job se tenait les côtes.

Il y eut même des anachorètes comme saint Antoine et saint Barnabé qui ne purent pas tenir leur sérieux.

-De quoi riez-vous! leur demanda le bienheureux.

—Mon pauvre Pierre, lui dit le bienbeureux saint Joseph, il vous manque quelque chose... on vous a volé à Paris... votre auréole.

Et ce fut alors un chœur de douces et amicales moqueries, à propos du signe sacré qui manquait au voyageur tout récemment revenu des vanités de notre monde infime.

Les saints les mieux renseignés sur les coutumes de la Gaule insinuaient que Pierre s'était laissé voler, comme un innocent qu'il était, au milieu des séductions de la Babylone moderne.

—Le moyen, disait saint Paul, de faire tenir une couronne sur la tête de quelqu'un qui a demandé et obtenu d'être supplicié la tête en bas!

Le bon saint Pierre ne répondit rien.--Imbu des grands principes évangéliques, il ne voulait pas révéler quelle bonne action l'avait obligé à se séparer de son radieux insigne.

Quelque temps après sa rentrée au paradis, ses bienheureux compagnons eurent une émotion en sens inverse.

Ce fut un cri d'étonnement parmi les chérubins et les dominations.

Saint Pierre avait de nouveau son au-

Elle était étincelante comme toujours. Elle tenait solidement autour de la tête de l'apôtre, sans la toucher.

Pierre lui-même fut tout étonné de la revoir quand il se regarda dans des reflets d'un nuage argenté.

C'était bien l'auréole qu'il portait depuis dix-huit cents ans.

Tout le monde fut de son avis, sauf l'incrédule saint Thomas, qui se dit :

-Il en avait peut-être une de rechange. Voici, d'après la légende, ce qui était

Le mendiant auquel saint Pierre avait lonné sa reconnaissance était allé la vendre à un brocanteur et en avait reçu cent sous. Le vendeur ne s'était pas donné le souci

de la lire, sans quoi il eût vu, à la note estimation, ces mots: mille francs. Le marchand ne s'y trompa pas : il vit

qu'il faisait un marché d'or. Et il courut au plus tôt dégager l'objet. On le lui remit dans la boite de carton

qui lui servait d'enveloppe. Il l'emporta sans l'ouvrir devant l'employé, pour n'être pas interrogé sur un bon marché dont il ne pouvait pas fournir l'explication.

Chemin faisant, il supputait ses bénéfices et en désignait l'emploi.

Il achèterait à sa femme un beau Moïse avec les tables de la loi pendues à une chaine d'or, comme en portent les femmes Israélites opulentes.

Il ferait les Pâques prochaines avec du mutz de Nancy, à la façon des Israélites portugais, ce qui est plus coûteux, mais plus friand!

Car notre homme était juif en même temps que grand connaisseur en pierres précieuses et en dentelles fines.

Il lui tardait d'arriver à son logis pour peser et examiner son acquisition.

Il y parvint un peu essoufflé.

Il s'enferma dans son arrière-boutique; il ouvrit la boite et resta stupéfait...

Elle ne contenait rien... Elle etait absolument vide ! compte de la raison des choses.

Il alla donc consulter sur l'incident un de ses clients, fort conpétent en matières abstraites.

C'était un savant traducteur des livres hébreux, Israélite libéral et civilisé, qui avait conquis au concours tous ses grades universitaires.

Son coreligionnaire lui raconta son cas. Le savant fit subir au consultant un interrogatoire dans toutes les formes.

-Navez-vous pas perdu l'objet dégagé, en route!

—Non, je suis certain de ne pas l'avoir égaré,

-Et il y avait bien en toutes lettres sur la reconnaissance le mot *auréole !* 

—En toutes lettres.

--Et vous vous souvenez du nom de l'engageur !

--Oui.

—Ce nom était !

—Céphas.

-- C'éphas! dit alors l'érudit ; mais c'est le nom que portait Pierre, prince des apôtres, avant qu'il fût nommé le fondateur de l'Eglise catholique! Cela n'a plus cable... il devait arriver ce qui est survenu.

-Quoi donc ! s'écria le brocanteur in-

Le professeur d'hébreu répondit :

-- L'auréole d'un saint catholique devait s'évaporer aux mains d'un juif.

Disparue de la boite du Mont-de-Piété, l'auréole était allée, toute seule, reprendre sa place sur la tête de saint Pierre.

L'histoire se propagea dans le quartier des Blancs-Manteaux où tous les marchands de reconnaissances se groupent.

Il y eut même un fervent catholique qui acheta à un très-haut prix l'enveloppe de cette couronne lumineuse, devenue pendant quelques jours or massif, pour aider à une œuvre de charité, ce qui consola notre brocanteur sur l'issue de son marché.

Voilà la légende de l'auréole, qu'on se raconte au Mont-de-Piété, du bureau des montres au bureau des matelas.

On affirme même que la boite de carton de faire former une semblable excursion. qui a contenu la couronne du saint existe

belle comédienne qui s'est faite dévote, après fortune acquise. La boîte est, dit-on, dans le salon de son château du lac de Côme. En été, les papillons viennent s'y Elle serait devenue la propriété d'une Côme. En été, les papillons viennent s'y poser, attirés par la blancheur de son enveloppe.

Mais les habitants des environs, qui connaissent l'origine de la boîte, vous soutiendront que ce ne sont pas des papillons —mais bien des anges qui viennent voir le lieu où fut détenue l'auréole sainte-et qui se déguisent en papillons pour ne pas se compromettre dans la demeure d'une ancienne comédienne.

Léo Lespès.

#### MARIAGE FASHIONABLE

M. Pierre Langlois, marchand, de Matane, conduisait à l'autel, le 10 janvier, Mademoiselle Alphonsine Gingras, fille ainée de l'hon. J.

E. Gingras, C. L.
L'heureux événement avait mis en émoi toute la paroisse de St. Sauveur, et la foule qui remplissait l'église et en inondait les abords témoignait hautement de l'intérêt porté aux jeunes époux—ou du développement remarquable de la curiosité. Le temple était pompeusement orné ; l'orgue avait des sons plus doux et plus joyeux que jamais. Nous demandons pardon en les fingues si nous blascours que de l'inches de l'inches si nous blascours que de l'inches de au Dr. Gingras si nous blessons sa modestie en qu'il possède une belle voix et qu'il a bien chanté

Le Rév. Père Dazé, servi par les frères de la

mariée, a béni l'union des jeunes promis. Le couple heureux a du partir ce matin pour Matane. Que le voyage lui soit agréable !

#### STROP D'ÉRABLE LE 3 JANVIER

Les journaux font des louanges à M. Magloire Lauzon, de St. Joseph du Lac, comté des Deux-Montagnes, pour avoir fait du sirop d'érable si tôt. Les érables, paraît-il, ont coulé le 1er et le 2 janvier comme à la fin de mars. N'estil pas à craindre que la sève montée si à bonne heure dans les branches, n'ait été gelée par les froids qui ont suivi le dégel, et que beaucoup d'érables et autres arbres seront détruits, ce montant.

Notre trafiquant n'était pas homme à et ne produiront plus ni sucre ni feuilles? perdre un gros bénéfice sans se rendre Qu'en pensent nos professeurs d'agriculture et nos anciens?

#### NOUVELLES GÉNÉRALES

#### CANADA

Québec, 17 janvier--L'hon, M. Robertson a résigné son portefeuille comme trésorier de la province de Québec.

Ottawa, 12.- Il y a au dessus de mille demandes d'emploi adressées aux différents dé-partements du ministère à Ottawa.

Une circulaire a été émanée par le greffier en chef du comité parlementaire, informant tous ceux qui ont été ci-devant employés comme surnuméraires pendant les sessions du parlement, qu'à l'avenir on se dispensera de leurs services.

St. Hyacinthe, 12. - Une course de 30 milles a eu lieu anjourd'hui entre le cheval de M. Victor Côté et la jument de Jos. Barbeau, écr.

Les 30 milles ont été parcourus en 2 heures et 11 minutes. Les chevaux étaient on ne peut

mieux après la course.

La foule a acclamé des deux chevaux comme les meilleurs du pays.

Québec.--On a découvert, en creusant les fondations du nouveau marché que l'on doit bientôt bâtir en dehors de la porte St. Jean, un boulet et plusieurs pièces de monnaie. L'une d'elles portait la date de 1782.

Bon chasseur. — Nous apprenons que M. Alrien d'étonnant... c'est absolument expli- lan, cultivateur de Leeds, comté de Mégantic, a tue, mardi dernier, un ours magnifique pesant 230 livres. C'est le septième ours tué par M.

—On dit que la corvette française, Adonis, viendra de nouveau dans le port de Québec durant le mois de juin.

-Une cuisine pour distribuer de la soupe aux pauvres, ouverte par The Women's Christian Association, est préte à marcher et la distribu-tion quotidienne commencera samedi prochain.

Une nouvelle compagnie doit se former à Québec avec un capital de \$20,000. Elle portera le nom de "Manufacture de papier de Dupont," et fabriquera le papier à Portneuf.

---Un ordre en Conseil a été passé pour empécher la destruction du bois se trouvant sur la réserve des indiens à Caughnawaga. personne, les indiens occupants exceptés, convaincue d'avoir coupé du bois sur ces terres, sera passible d'une amende de \$20 à \$200.

---Cinquante traîneaux de Québec qui étaient allés à Lorette, sont revenus chargés de bois pour les pauvres de cette ville. Cette œuvre de charité fut organisée par le peuple de St. Sauveur. Le curé de St. Roch est en mesure

Québec, 12.--Une foule nombreuse se pressait ce matin dans la Basilique pour assister au ma-riage fashionable de Mlle Taschereau, nièce de quatre demoiselles d'honneur dont deux filles qui étaient vêtues de robes de soie blanche garnies de bouquets de fleurs.

La robe de soie de la mariée était garnie de frisons de satin et élégamment relevée par des fleurs d'oranger.

On remarquait au nombre des assistants le lieut.-gouverneur Caron, sa dame et trois de demoiselles, le major Amyot, l'hon. M. Thibeaudeau et Mme Duval, le juge Tessier et sa dame, le juge Fournier et sa dame, l'hon. M. Cauchon et sa dame, MM. H. Taschereau, M. Bouchette, le Dr. Sewell et sa dame, A. P. Cathereau, M. J. P. Bouchestelles and Phys. M. J. P. Bouchestelles ron et sa dame, et l'hon. M. de Boucherville.

Quelques-uns des chapeaux et des robes des assistantes étaient très-élégants.

La partie musicale de la cérémonie fut magnifique

#### ÉTATS-UNIS

Toute la famille Nichols est fixée à New-York, et le père se propose d'ouvrir un bureau de change, avec la somme enlevée par son fils à la Banque de Commerce.

—Il a été constaté qu'en 1875, 5,800,000 passagers ont voyage dans les convois du chemin de fer Erié, et que sur ce nombre énorme, cinq personnes seulement ont perdu la vie, par suite d'accident sur ce chemin de fer.

Poughkeepsie, 13. -- Le capitaine Josiah Rriggs, de Coxsackle, sa femme et ses deux enfants se sont novés hier dans l'Hudson, près de Coxsackle. Ils revenaient de l'église, la mère et les enfants dans un petit sleigh à main, et le capitaine les poussait pour traverser la ri-vière quand ils disparurent tous dans un trou que personne ne soupçonnait à cet endroit.

CONVERSIONS. - La mission des RR, PP, Paulistes, dans le Minnesota, donne les plus heureux résultats. A Faribault, trois cents personnes ont joint la société de tempérance, et deux cents en ont fait autant à Winona. Dans cette dernière ville, plus d'un millier de fidèles se sont approchés de la Sainte Table, et le sa-crement de baptême a été administré à dix personnes converties du protestantisme.

Cincinnati, 11.—J. Kipp, trésorier de l'église de St. Augustin, s'est approprié une somme de \$6,000. Les syndics et Mgr. Purcell poursuivent ses cautions pour obtenir le remboursement de

New-York, 11. La toiture de la cathédrale ! est entièrement terminée; dans un mois, les ouvriers pourront commencer les travaux à l'intérieur. Les souscriptions arrivent de tous côtés, et rien n'entravera l'achèvement de cet edifice magnifique.

Boston, 12. Aujourd'hui, Jno. W. Pierce, jr., ci-devant caisser de la banque Nationale des Marchands de Lowell, a été traduit à la barre en cour criminelle pour subir son procès sous accusation d'avoir converti à son usage person-nel la somme de \$50,000 appartenant à cette banque.

New-York, 12.- Des nouvelles de Panama reçues par la malle nous apprennent que la ville d'Abancy, Pérou, fut détruite le 4 décembre dernier, par un tremblement de terre. On a ressenti trente-sept chocs dont plusieurs trèsviolents. On ne sait pas s'il y a eu des pertes

-Une forte inondation a cu licu à Valparaiso, le 10 décembre. La partie commerciale de la ville fut inondée. Deux personnes trouvèrent la mort dans les flots, et il y eut des propriétés de détruites pour un million et demi de dollars. Cette inondation fut causée par les dernières grandes pluies et les vents.

BIDDEFORD, MAINE. -- Election des officiers de la Société St. Jean-Baptiste, le 5 janvier :

Daniel Côté, président ;

Záphirin Petit, 1er vice-président;
John Lesage, 2nd "
Simon Palardy, sec.-archiviste;
J.-B. Paré, ass. "
Louis Labranche, sec.-correspondant;
Louis Signit, teleprier."

Louis Séguin, tresorier; Louis Bernard, com.-ordonnateur; Comité de visite:—O. Bouthillet, Thomas Godard, Jean Roussin, O. Paul, Magloire

Comité d'enquête :--J. Hevey, A. Ménard, J. Rouleau, E. Chagnon, Antoine Chicoine ; Directeurs de musique : --Paul V. Labonté,

Chaplain : - Rév. Ponsardin ;

nadiens de la place.

Médecin :--J. A. Lapointe. La Société compte 65 membres et est en bonne voie de prospérité. Pendant le dernier se-mestre, elle a payé \$215.96. Elle a organisé une bande de musique qui fait honneur aux Cana-

#### EUROPE

Paris, 9.—Les bonapartistes ont réuni leurs efforts pour assurer l'élection du prince Napoléon en Corse, et déjouer la coalition formée

Madrid, 11.—Il est tombé une grande quantité de neige en Espagne ; ici il y en a un pied.

---Une dépêche du 9, de Londres, dit que le duc de Norfolk, president de l'Association ca-tholique de la Grande-Bretagne, fait une souscription pour venir en aide aux prétres persecutés de l'Allemagne. Le duc a souscrit pour sa part \$5,000, et le cardinal Manning, \$1,500.

Londres, 11.—Une dépêche de Berlin au Pall Mall Gazette dit que le gouvernement a résolu Mait taixtie alt que le gouvernement à l'esona de mettre en liberté, sans conditions, le cardinal Ledochowski, à l'expiration de sa sentence, mais il sera surveillé de près et de nouveau arrété s'il essaie d'exercer ses fonctions épiscoales ou d'enfreindre de toute autre façon les pales ou a . . . . lois ecclésiastiques.

Paris, 12. Le Journal de Paris dit que tous les ministres vont conserver leurs portefeuilles, au moins pour le présent. Cependant, la rési gnation de Léon Say n'a pas été officiellement retirée. Le cabinet a approuvé aujourd'hui le exte d'une proclamation du maréchal Mac-Mahon.

Rome, 12.—Le marquis de Grey et Ripon, noble anglais qui s'est converti il y a quelque temps au catholicisme, vient de faire au Pape don de deux mille louis sterling.

Paris, 13.--Le Cabinet s'est réuni en Conseil aujourd'hui; on dit qu'on en est venu à un arrangement par lequel la modification dont on était menacé dans le cabinet, a été éloignée. Le Conseil fera un rapport demain.

-Le Journal des Débats assure que M. Léon Say reste candidat pour le Sénat pour le dé-partement de Seine-ct-Oise comme avant.

-La proclamation du maréchal MacMahon, contresignée par M. Buffet, a été publiée au-jourd'hui. Dans cette proclamation, le prési-dent demande à tous de supporter la loi, l'ordre et le gouvernement pendant les prochaînes élec-tions, et espère que le pays redeviendra calme après avoir été déchiré et bouleversé par l'agi-tation, la discorde et les malheurs. Il dit qu'on sait parfaitement qu'il n'a pas désiré le pouvoir qu'il a actuellement, mais puisque la France l'en a investi, elle peut compter qu'il l'exercera sans faiblesse, espérant que Dieu l'aidera, et que la nation ne l'abandonnera pas dans l'accomplissement de son devoir.

Le président dit qu'il pense qu'on ne devrait pas faire de changements dars les institutions du pays avant qu'elles n'aient été franchement et honnétement essayées.

#### FAITS DIVERS

LE VÉSUVE. -- Le professeur Palmiéri, directeur de l'Observatoire du Vésuve, annonce que le volcan menace d'une nouvelle éruption. s'est formé un affaissement dans le milieu du cratère depuis la dernière éruption, et il en sort une fumée noire.

LEGS A NOTRE ST. PÈRE LE PAPE. - Une veuve romaine, Mme. Gismondi, est morte, laissant un testament dans lequel après avoir pourvu au sort de ses neveux, elle constitue le pape Pie IX, successeur à la chaire de St. Pierre, son heritier d'une somme de 600,000 francs. veuve désigne l'exécuteur testamentaire, Mgr. Angelini, archeveque de Corinthe, vice-gérant de Rome. Elle était connue pour sa piété, sa modestie : elle donnait beaucoup aux pauvres et se mortifiait elle-méme.

- On lit dans l'Etoile du Nord de St. Paul, Minn.:

" Nous avons dans notre bureau une curiosité unique dans son genre. C'est un éclat venant presque du cœur d'un arbre, et sur lequel on bien connu du Petit-Canada, M. Mélançon. Cette empreinte est encore plus profondément gravée sur un morceau qui recouvrait le premier avant d'en avoir été détaché par la hache. Sur ce dernier morceau, qui est épais d'environ pouce et demi, l'empreinte est également visible sur les deux côtes, les lettres se trouvaient gravées en creux en dedans et en relief en dehors. Singulière énigme, direz-vous ; pourtant, le mot est bien simple. M. Mélancon, il y a une trentaine d'années, traça son nom au conteau sur l'arbre dont ces éclats ont été détachés, et qui a été abattu dernièrement. Cette explication, sans doute, laisse à désirer et pourrait être plus scientifique; mais le temps ne nous permet pas, pour aujourd'hui, d'entrer dans d'autres détails à ce sujet.

MGR. DUPANLOUP, SÉNATEUR.—On sait que Mgr. Dupauloup est au nombre des sénateurs élus par l'Assemblée Nationale de Versailles. Il se trouve ainsi en compagnie de la phalange républicaine qui forme le senat inamovible. Il été élu en dernier lieu, et comme la plupart des sénateurs, il n'a obtenu qu'une faible majo-rité. On s'est demandé s'il accepterait une nomination faite dans de telles conditions. Mgr. Dupanloup a répondu lui-même à cette question par la lettre suivante qu'il vient d'adresser à ses amis et que quelques journaux ont publiée:

#### y Bourepos à Viroflax (Seine-et-Oise), le 19 décembre 1875.

Moncher ami, Devez-vous me féliciter d'une élection accomplie dans des circonstances si pénibles ! Et en ce qui me touche personnellement, que puis-je dire, sinon que me voilà à la fin de ma vic, rejeté comme Daniel dans la fournaise de Babylone? Priez au moins Dieu pour moi, afin que s'il a permis que je fusse dans cette élection à peu près le dernier des séna-teurs, il me donne la force de combattre jusqu'au bout pour les droits imprescriptibles du Saint-Père, pour la liberté de l'Eglise et pour le salut

Tout à vous bien affectueusement en Notre-Seigneur.

Evêque d'Orléans.

VOL AU CHLOROFORME.—On lit dans le Cour-

er des Etats-Unis : "Un vol audacieux a été commis dans le magasin de bijouterie de Benedict frères, situé au-dessous de l'hôtel Grand Central, New-York. Le magasin est séparé du cabinet de lecture de l'hôtel par une porte vitrée que l'on a l'habitude de fermer simplement au verrou, attendu que deux employés couchent chaque nuit dans le magasin, tout à côté de cette porte. Le premier commis qui est arrivé le matin a remarqué que la porte de communication était ouverte et que la porte de communication était ouverte et que les employés chargés de la garde nocturne dormaient encore. En les secouant pour les éveiller, il a constaté que l'oreiller sur lequel reposaient leurs têtes avait été saturé avec du chloroforme. La fiole qui avait contenu le soporifique avait été laissée vide à côté du lit. Ces circonstances indiquaient clairement qu'un vol avait été perpétré, et il a suffi de quelques minutes de perquisitions pour acquerir la certi-tude que les visiteurs inconnus avaient enleve une somme de \$250 d'un tiroir, plus des montres et bijoux divers de \$4,000 à \$5,000 d'une caisse de sureté, ouverte avec une clef et des pinces trouvées dans le tiroir à l'argent.

-Un drame émouvant a rassemblé dernièrement à Paris une foule énorme rue Saint-Ho-

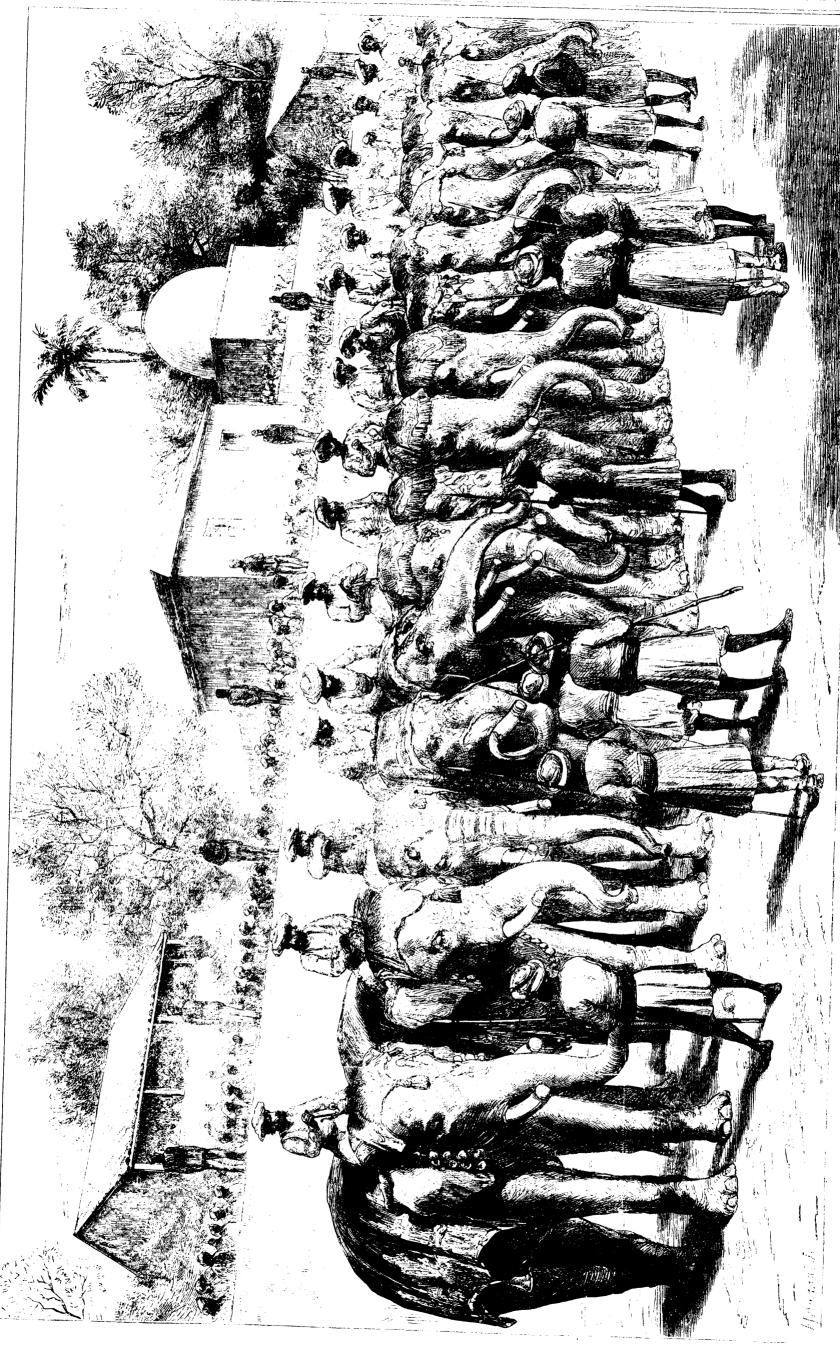
Au deuxième étage d'une maisen, un petit garçon de quatre ans, penché à la fenètre, appe-lait à grands cris sa maman, sortic pour quel-ques instants ele laissant seul. A mesure que le temps se passait, l'enfant, s'impatientant, se concluit de alor an alor. Il vint un mamant penchait de plus en plus. Il vint un moment où il ne se soutenait plus que par un miracle d'équilibre. Les spectateurs halet;nts d'émotion s'attendaient à voir d'une minute à l'autre le pauvre petit s'abimer sur le pavé.

ce moment, un agent d'assurances, M. V..., qui demeure au-dessous, ouvrait la porte-fenétre de son balcon pour donner une issue à la fumée qui s'échappait de sa cheminée. Il remarqua la foule et, suivant la direction des regards, aperçut au-dessus de sa tête l'enfant qui, le corps complètement en dehors, continuait à

appeler sa mère.
Il voulut lui crier de rentrer, mais il était trop tard... L'enfant perdant l'équilibre tom-bait dans l'espace... Un cri d'angoisse s'élança de toutes les poi-

trines... les spectateurs, le cœur serré, fer-mèrent les yeux pour ne pas voir la mort horrible du pauvre petit...

Mais, avec une adresse et une présence d'es-prit inouies, M. V... s'était penché en dehors et avait saisi au passage le petit imprudent qui, quelques minutes plus tard, seuriait à sa mère accourue pleine d'épouvante.



#### LES SOIRÉES

Sous aucun prétexte, si votre appartement n'est pas assez grand, ne donnez de soirées. Il n'est pas charitable d'engager les gens à venir s'étouffer chez vous, ou à venir n'y pas danser. Lorsqu'il faut démonter tout son appartement, enlever les portières et les plus gros meubles, supprimer les lits et se condamner à dormir le reste de la nuit sur un canapé, il vaut mieux ne pas pratiquer une hospitalité qui devient un supplice pour soi et pour les

Lorsque vous avez pris cette grande résolution de donner une soirée, veillez à la Propreté de votre demeure et rangez toutes choses avec soin. La poussière des tapis salit terriblement les jupes des femmes; songez aux autres, mais songez aussi à vous en rangeant les papiers qu'on laisse parfois traîner sur un élégant bureau. Je ne voudrais pas médire de vos invitées, mais il y en a qui aiment à jeter un coup d'œil indiscret sur les lettres mal gardées.

mousseline, et une pauvre valseuse n'a pas envie de finir sur quelque bûcher moyen age. Je recommande le luxe de l'éclairage : des lampes à globes et surtout un nombre infini de bougies. Qu'elles soient bien assujetties dans les lustres, car recevoir de la cire fondue et brûlante sur la tête ou les épaules est un de ces accidents qui arrivent trop souvent dans le monde. Apprêtez les tables de jeu avec des cartes neuves. Le whist a de grands attraits pour la vieillesse et pour les personnages graves qui ne peuvent danser.

Causez avec les mères, faites-les causer jours-ci. entre elles en les présentant. Sauf, boujour, bousoir et une vingtaine de mots, on est bien impoli, bien indifférent pour les vieilles femmes aujourd'hui. Et elles ont parfois plus d'esprit que les jeunes. Occupez-vous surtout de ceux qui ne sont plus acteurs dans le monde, mais spectateurs, car ils peuvent s'y ennuyer. La jeunesse saura bien s'amuser toute seule. Causez avec chacun de vos invités, trouvez des sujets de conversation quand même. Une maitresse de maison n'est pas chez elle pour s'amoiser. Cela a été dit souvent, avec vérité. Cela n'est que trop certain. Fait-on de la musique, il faut que la malheureuse signifie aux bavards de se taire, et cela gracieusement; le morceau entendu, il faut qu'elle complimente l'artiste ou l'amateur qui vient de l'exécuter. Il ne faut pas adresser le même genre de compliment aux artistes, très-susceptibles, et qui, même payés, aiment un peu d'encens. Il faut que la maîtresse de maison accompagne les chanteurs, si cela est en son pouvoir, qu'elle joue au piano la première contre-danse, qu'elle y revienne plusieurs fois dans la soirée. Entin, elle doit faire briller les talents, les toilettes, la personnalité de ses amis, et s'effacer autant que possible.

#### LA MÈRE DE FAMILLE

Donnez des oignons aux enfants.—Une mère cerit ce qui suit : "Une fois par semaine, sans y manquer, et généralement quand nous avions un hachis de viande froide, je donnais à mes enfants un diner auquel ils faisaient grand honneur, et dont ils attendaient impatiemment le retour. C'était un plat d'oignons bouillis. Les petits ne savaient pas qu'ils prenaient alors la meilleure des medecines pour chasser un mal dont presque tous les enfants souffrent : les Je crois que les miens n'en furent sauvés que grace à ce remede seul. Je les encourageais à manger, avec le pain et le beurre, non sculement des oignons, mais aussi des cires, et dans ce but ils avaient beaucoup de circs dans leur jardin. C'est un médecin qui m'avait enseigné l'usage des oignons bouillis, comme un spécifique pour le rhune d'estomac ; lui-même ne savait pas alors qu'ils étaient bons pour aucune autre maladie."

Cuisson des légumes.-Les feves, pois, etc., en un mot tous les légumes secs, jouent un rôle important dans la nourriture des familles laboricuses, depuis la saison actuelle jusqu'au retour des légumes verts. Ces légumes forment une nourriture substantielle et très-saine, mais a une cendition d'une cuis on parfaite; car, très-seuven,, au bout de plusieurs heures d'ebulin-

tion, on n'obtient pas le degré de cuisson néces-

Pour obtenir cette cuisson en deux heures, plongez dans l'eau de cuisson un petit sachet de linge, contenant de la cendre de bois à raison de  $\frac{1}{3}$  d'once par pinte d'eau. On aura ainsi des aliments bien cuits, très-savoureux, et d'une digestion plus légère que par le procédé ordinaire.—-Cazette des Campagnes.

Qualité des diverses viandes de boucherie. Voici quelques indications qui permettent aux ménageres d'apprécier la nature et la qualité des diverses viandes de boucherie :

La viande de bœuf se compose de fibres larges d'un rose foncé ot marbré ; les os en sont arrons, épais et d'un blanc jaunâtre. Un rouge pale caractérise la viande de vache,

dont le tissus est fin et lache, et dont les os sont minces et plats.

Dans la viande de taureau, on ne trouve point le marbré de la viande de bourf. Le tissu cellulaire en est plus grossier, d'un rouge brun et dur au toucher : sa graisse jaune exhale une odeur forte particulière et qu'on ne saurait mé-connaître des qu'on l'a constatée une fois ; enfin os, volumineux, depassent en solidite les os du bœuf et de la vache.

Pour réunir les qualités qu'on lui demande, la viande de mouton doit être cramoisie et entouree d'une graisse blanche peu abondante.

Quant à la viande de veau, évitez de l'intro-Chauffez l'appartement le matin ; quelques charbons à demi-éteints suffiront à la soirée, car l'on étouffe dès qu'on est un peu nombreux. Les trop grands feux ont des dangers avec les robes de tulle et de la voire des dangers avec les robes de tulle et de la viande de veau, evide ur improduire dans votre mênage si elle vous paraît sans consistance, d'un blanc verdâtre, d'une graisse grisatre, si elle devient collante et savonneuse sous les doigts et y adhère, et surtout les os en sont spongieux, presque flexibles, et s'ils contiennent, au lieu de moelle, une sorte d'huile. Il faut, pour qu'elle fournisse un aliname. A faut, pour qu'ene fournisse un arment sain, que sa chair soit d'un rose tendre, résistante au toucher et entremelée d'une graisse éblouissante de blancheur.

#### PAR-CI PAR-LA

LETUGE COURSOL. -- Nous apprenons avec plaisir que Son Hon, le juge Coursol est complete-ment remis de sa maladie, et qu'il pourra avant eu vaquer à ses occupations.

Plusieurs de ceux qui ont troublé les processions du jubilé, à Toronto, dans le mois d'oc-tobre dernier, doivent subir leur procès ces

St. Jean, N.-B.—La goëlette F. E. Scammell, de St. Jean de Terreneuve, en destination de ce port, a fait naufrage près de Beaver Island, N.-E. L'équipage est sauf.

La Reine d'Angleterre doit visiter le duché de Saxe-Cobourg-Gotta, en vue, dit-on, d'un ma-riage entre la princesse Béatrice et un prince

VISITEURS DISTINGUÉS, --Son Excellence le gouverneur-general et la comtesse Dufferin arriveront à Montréal le 31 janvier et y demeureront quelques jours. Ils seront accompagnés de deux aides-de-camp et de leur suite ordinaire. Des appartements ont été retenus pour eux au St. Lawrence Hall.

BRULÉ VIF.—Le coroner d'Arthabaska a tenu une enq<del>uet</del>e à St. Julie, sur le corps d'un jeune entant de 2 ans et 5 mois, mort par suite d'horribles brulures. La mère, madame Jacques Caron, en frais de laver son plancher, avait placé un chaudron rempli d'eau bouillante près du poele. L'enfant eut peur d'un morceau de bois qui tomba par terre du tas où il se trouvait, et en voulant se sauver, se heurta au chaudron dans lequel il tomba. Il ne survécut qu'une journée et demie à ses brûlures.

### AVENTURIERS ET CORSAIRES

### LE GAOULE

(Suite.)

Ils regarderent à travers les fissures des planches et virent s'avancer le cortège avec le palanquin dans lequel se trouvait Antillia, sur qui le yez caraïbe veillait avec un soin tout paternel. La troupe s'arreta ; les aboiements incessants du fairon, la lueur rougeatre et l'épaisse famée des flambeaux de résine, qui s'élevaient en tourbillon-nant au-dessus des planches, avertirent les Caraïbes de se tenir sur leur garde. Le boyez fit quelques pas en avant et cria :

— Nous sommes des amis, et nous ramenons à

son frère une fille des blancs.

Les deux geôliers enchaînèrent le chien, franchirent la palissade et allèrent au-devant du boyez, qui, enapercevant le cadavre de Macandal, poussa un cri de désespoir.

Antillia vint presser la main du mulatre. —Qui l'a tué ! demanda-t-elle.

Nous, répondirent les geoliers ; et ils racon-

terent l'arrivée des deux chefs marrons à Saint-Pierre, leur emprisonnement, l'éva sion de Macandal et le triste dénoument de ce drame

Vous avez tué l'ami des blancs, dit le bouez, et les blancs lui faisaient une guerre injuste. -Ramenez-moi promptement chez mon frere,

dit Antillia en cachant son visage pour pleurer. Les Caraibes partirent au pas de course, et arrivèrent à la pointe du jour sur l'habitation d'Henri qu'ils trouvèrent déserte. Le départ de Macandal pour le camp de Fabulé.

ment sanglant que nous avons raconté dans le précédent chapitre, avaient coïncidé précisément avec la visite d'Henri au camp du mulâtre et avec l'arrivée de madame de Saint-Chamans à l'ajoupa

Ce chasse-croisé de tous nos personnages explique les événements que nous avons racontés et ceux que nous allons raconter.

Henri, grace à la parfaite connaissance que possedait Maubrac des chemins de la montagne Pelée, où celui-ci s'était souvent aventuré pour aller fraterniser avec les nègres marrons, Henri, dis-je, put arriver facilement au campement de Macandal, en évitant de traverser le Macanuai, en evitant de traverser les fieux ou le combat était engage. L'entrée d'Henri et de Maubrac dans le camp fut une surprise pour le bataillon noir qui, se croyant envahi par les troupes, poussa des clameurs et se prit à fuir en abandonnant les armes.

—Macandal ! où est Macandal ! criait Henri, en arretant dans leur fuite les negres qui se trouvaient le plus près de lui, je veux lui parler, je veux le sauver

- Arrétez donc, régiment d'imbéciles, hurlait Maubrac. M. d'Autanne et moi, nous sommes

des amis et nous vous apportons la paix et notre amitie. Vous voyez bien que les troupes du roi ne bougent pas de leur position. Où est Macandal Le calme se retablit. Les nègres se rangè

rent autour des deux colons, avec timidité d'abord, puis peu à peu avec confiance. La vieille merc de Macandal s'avança, et tombaut à genoux devant-Henri en lui pressant les

- Maitre, dit-elle, qu'est-ce que Macandal a done fait aux Békés (aux blancs), que M. Du Buc est à la tête de ceux qui poursuivent mon fils !

Calme-toi, répondit Henri, c'est une erreur, une infamie et une trahison qui ont mis les colons à la poursuite de Macandal. On l'a accusé de deux crimes dont Fabulé est l'auteur. Je viens pour sauver Macandal et pour pro-clamer son innocence devant les colons. Où st ton fils! Appelle-le, amène-le ici...que je lui serre la main.

- Macandal! fit la vieille négresse en se pros ternant la face contre terre, Macandal est allé

demander assistance à Fabulé.

Le malheureux! Fabulé va le tuer!

La vieille négresse poussa un cri déchirant et tomba evanouie aux pieds d'Henri.

M. d'Autanne, murmura Maubrac qui n'oubliait point le but principal de sa mission, pendant que vous allez vous rendre auprès du gou-verneur pour arréter les attaques de ce côté, moi e conduirai Dubost à madaine de Saint-Chamans ; faites-nous rendre votre prisonnier. Henri reclama Dubost ; mais on lui annonça

que, des le premier combat, le prisonnier était parvenu à s'évader. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Maubrac, qui comprit mieux qu'Henri toute la gravité de cette évasion. Dubost, altéré de vengeance, devait, s'il avait pu gagner Saint-Pierre, y avoir émeuté la popula-tion contre la comtesse, en confirmant les terribles révelations que celle-ci avait tant d'intérêt à tenir secrètes.

Pendant que Henri organisait les nègres marrons pour rejoindre les blanes et marcher avec eux contre l'abule, Maubrac avait disparu, et avait repris le chemin de Saint-Pierre où Duhost était en effet arrivé, et où il avait procla-me la honteuse origine de la prétendue com-tesse de Saint-Chamans.

Les négociants qui lui avaient fait de si considérables avances d'argent les voyaient perdues ; tous ces gentilhommes mystifiés, toutes ces femmes humiliées, toute cette population endin rançonnée, bafouce, tyrannisée par cette fausse grande dame tombant de son piédestal, poussa un seul et même cri de vengeauce.

Par une providentielle coïncidence, un navire, arrivé dans l'après-midi, avait apporté des lettres qui confirmaient toutes les révélations de Dubost, racontaient l'origine de madame de Saint-Chamans et les excuses de ceux qui avaient involontairement aidé à cette mystification. Le maréchal d'Estrées accusait M. de Lamoignon d'avoir surpris sa bonne foi, et prévenait le marquis de la Varenne des projets complotés entre le président et la comtesse en faveur de Clermont, dans le but de s'emparer de la colonie.

La populace s'était portée en masse sur la maison de Claudine, et l'avait démol en avoir incendié le luxueux mobilier.

Maubrac entra dans Saint-Pierre au moment meme de ce soulevement général. Reconnu par quelques personnes, il fut obligé de se frayer un passage l'épée à la main, et gagna l'ajoupa où sa sour attendait avec impatience l'arrivée de Fabulé, qu'elle s'étonnait de n'avoir point vu répondre à son appel. Elle ignorait qu'à ce moment-la Fabulé était déjà emprisonné avec Macandal.

Maubrac lui raconta la fuite de Dubost et événements qui se passaient à Saint-

-Nous n'avons qu'une chance de salut, lui dit-il, c'est de nous réfugier auprès de Fabulé, et de nous défendre avec lui jusqu'à la dernière goutte de nous défendre avec lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang. —Partons! répondit la comtesse en s'enve-loppant dans sa mante. Il y avait dans son ——

dans son accent une résolution qui fit frissonner

Maubrac. --Partons! répéta celui-ci, et prenant sa œur entre ses bras, il l'entraina au milieu des

-Marchons vite, mon frère; il me semble Le départ de Macaudal pour le camp de Fabulé. toujours que ces dannés colons sont à notre la lutte entre les deux chefs marrons, le denote poursuite! On! maudit Dubost! maudit Du

Buc! N'avoir pu les tuer ni l'un ni l'autre assez

Claudine rugissait en prononçant ces dernières paroles. La difficulté des chemins et la fatigue ne l'arrétaient pas ; elle marchait tou-jours, haletante, épuisée, trouvant de nouvelles forces dans le but qu'elle poursuivait.

Par moment elle s'écriait avec un accent de

rage, sans interrompre sa course:

—Oh! qu'ils tremblent, ces colons, quand ils verront tomber comme une avalanche sur leur ville et sur leurs propriétes, les negres conduits par moi, et toi aussi à leur tête, n'est-ce pas, Maubrac? Et cette Antillia, je l'etranglerai entre mes dix doigts! Ce sera ma première di tion. victime.

Claudine et Maubrae pénétrérent dans le camp, à peu près en même temps qu'y arriva le nègre qui avait aidé Macandal dans sa lutte negre qui avait ande Macandai dans sa lutte contre Fabulé. Ils apprirent à la fois ce lugubre incident qui déroutait leurs projets, et aussi la fuite d'Antillia. Tout semblait échapper du même coup à Claudine. Un instant elle perdit courage et espoir, et tomba dans un sombre abattement. sombre abattement.

Le récit du nègre complice de Macandal avait vivement impressionné ses compagnons ; ils comptaient sur le retour de Macandal pour prouder le accompagnone de la compagne de prendre le commandement de leur bande prendre le commandement de leur bande, et sans savoir précisément à quelles conquetes le multiple proposité. mulatre pouvait les conduire, ils entrevoyaient des entreprises nouvelles et extraordinaires.

—Ceux-là encore nous échapperont, murmura Claudine en joignant les mains de désespoir.

-Non, reprit Maubrac que son saug-froid n'avait point abandonné, et, attirant à l'écart sa acur que les negres commençaient à regarder avec défiance : rappelle ton courage, Claudine, lui dit-il ; tu sais bien le serment que Fabule a fait jurer, dans mon ajoupa, aux marrons qui l'accompagnaient.

-C'est vrai, dit Claudine en se ranimant.

En vérité, ma sœur, je ne te reconnais plus !

Qu'as-tu donc fait de ton énergie et de ton intelligence? Ces nègres ne t'avaient-ils pas jure de t'obéir comme à Fabulé lui-même? —Oui. —De te suivre partout ; de marcher où tu

leur dirais d'aller !

-Oui! oui!...
-Eh bien! Claudine, nous sommes perdus, tu le sais bien ; il faut donc jouer nos dernières ressources plutôt que de risquer une mort honteuse et de tomber dans le piège de la vengeance

des colons. Que comptes-tu faire? demanda Claudine. -Viens, et rappelle à ton secours toute ton

Manbrac, prenant sa sœur par le bras, la conduisit, au milieu du groupe des nègres qui délibéraient sur la conduite à tenir en l'absence de leur chef, dont ils ignoraient le sort, et dans l'attente de Macandal qu'ils souhaitaient de voir revenir.

-Mes amis, dit Maubrac, est-ce que vous songez à demeurer dans l'inaction où vous voi-là, pendant que la colonie est en feu, pendant que les blanes d'un côté et vos camarades de Pautre, sont sous les armes ? Que vous manquet-autre, sont sous des armes : Aque vous manque-t-il pour vous décider à prendre parti dans cette mêlee qui se prépare ! Un chef, n'est-ce pas ! —Oui! oui! cria toute la bande.

-Vous n'avez pas l'intention, n'est-ce pas,

de vous mettre du côté des colons pour exter-miner la troupe de Macandal ! Elle est composée de vos frères, des nègres comme vous, comme vous des ennemis et des martyrs des créoles. -Hourrah! hurlèrent les marrons en bran-

dissant leurs bangalas.

-Eh bien, le chef qui vous manque, le voici! Maubrac poussa Claudine au milieu du groupe. Cette dame, reprit-il, est la comtesse de Saint-Chamans, l'ancienne amie du gouverneur. Elle est connue de quelques-uns de vous, de toi, fit Maubrac, en s'adressant à un des negres, et de toi aussi, en en interpellant un second. Vous étiez avec Fabulé dans mon ajoupa une nuit que la comtesse s'y trouvait. abulé vous a ordonné de la reconnaitre et de lui prêter secours en toutes occasions. Vous étes tombés à ses pieds et vous lui avez juré que vous lui obéiriez comme à votre capitaine. Vous en souvenez-vous?

--Oui! oui!

-Cette dame, qui est l'amie des negres et Pennemie des colons, vous demande de mar-cher au secours du camp de Macandal, que les créoles veulent détruire. Elle vous promet le pillage des habitations.

-Hourrah pour la comtesse !

Un formidable cri avant répondu à l'appel de Maubrac. Claudine, émue et électrisee à la fois par l'allocution de son frère, comprenant enfin le parti qu'il y avait à tirer de la situation désespérée où elle se trouvait, saisit d'une main ferme l'épée de Maubrac:

-Aux armes! cria-t-elle, et en route, mes

-Vive le capitaine-comtesse! hurlèrent les nègres, qui saisirent Claudine dans leurs bras et la portèrent en triomphe.

La troupe, armée de mousquets, de hongalas, d'arcs et de flèches caraibes, se mit en marche, guidée par Maubrac qui la conduisait résolu-ment à la rencontre des colons.

XAVIER EYMA.

(A continuer.)

#### LE JEU DE DAMES

CONCOURS POUR LE MEILLEUR PROBLÈME DE DAMES

Nous avons décidé d'offrir une prime à l'auteur du meideur Problème de Dames qui nous sera envoyé d'ici au premier mars prochain, et dans ce but nous ouvrons un concours et nous invitous les amateurs de ce jeu à y

prendre part.

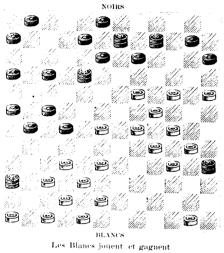
CONDITIONS:—Io. Le Problème ne devra pas contenir plus de quinze pieces chaque coté, et pas plus de deux Dames. 20 8/il contient moins de six pieces chaque coté. To pourra metre autant de Dames que l'on vondra. 30. L'on devra écrire en tête du Problème envoyé; "Problème pour le concours de Dames." 40. Il faudra être abonne à l'Opinion Publique.

L'auteur du meilleur Problème recevus en prime six mois d'abonnement à l'Opinion Publique.

Nous nous réservoirs le droit de publier tout Problème qui nous sera expédie.

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.
Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 7 Par J. C. Lamaire, Montréal



Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 5

æs	Blanes	jouent	Los	Noire	jouent
	de	,,	220.0	de	
	52 à	46			52
	58	47		45	698
	4:3	37		69*	43
	37	31		43*	26
	65	59		26*	54
	48	42		54*	35
	36	29		35*	24
	30	26		20	44
	31	9		~2	15
	72	39		$3\tilde{4}$	45
	47	10 gagnent		.,,	1.7

Solutions justes du Problème No. 5.

Montréal :—T. Berthiaume, G. Massé, Alfred Clément, Ludger Tardy, Louis Tardy, P. Tardy, C. Bourduns et J. B. Rodier.

Spencer, Mass:—Dr. M. Fontaine.

#### Prix du Marché de Détail à Montréal

rrix du marche de l	etan a	a Me	ontr	éal ,
FARIN	Е			
		á	è е.	8 0
Farine de blé de la campague, p	par 100 li	1 1	80 à	3 40
Farine davana		• 1	41 à	2 53
Farme de bie-d inde		1	60 à	1 80
Sarrasin		2	00 A	2 40
GRAIN	4			~ 40
Blé par minot		0	00 a	0.00
Pois do		- 0	75 a	0.80
Orge do		()	70 à	0.00
Avoine par 40 lbs		0	40 a	0.40
Sarrasin par minot	· · · · · · · · · ·	()	40 a	0 00
Lin do		0	00 a	1 20
Lin do		1		
Mil do Blé-d'Inde do		2	00 à 80 à	2 40
LEGUMI		0	co a	0.95
Pommes au baril	4.75			
Patates au sac	• • • • • • •	2	25 à	4 00
Figure to minut		0	40 a	0.58
Fèves par minot		I	50 a	-1.60
Oignous par tresse		0	05 à	0.00
Bourse forte & L. H.	E			
Beurre frais à la livre		0	25 a	-0.30
Beurre salé do		0	17 a	0 55
Fromage à la livre		0	00 £	0.00
VOLAILL	ES			
Dindes (vieux) au couple	· · · · · · · · · · ·	1	50 a	-2.50
Dindes (jeunes) do		1	50 à	2 00
Trice and Continue,			50 à	2 (0)
Canards an couple		1	00 à	1.50
Poules au couple		0	60 à	1 00
Poulets au couple		()	50 à	0.80
GIBIERS	4			
Cauards (sauvages) par couple.		0	40 à	0.60
do noirs par couple		0	80 6	1 00
l'agrons domestiques au comble.		0	20 à	0 25
Perdrix an couple		()	40 à	0.60
Tourtes à la douzaine		. 1	40 à	0.00
311 4 311131			u	0 00
Bouf à la livre		ο	05 à	0.06
Lard do		0	1142 A	0.00
Mouton au quartier		0	60.3	0 90
Agneau do		0	60 a	
I and Contact of the second	· · · · · · · · ·	0	oo a	0.90

Marche	aux	Bestiai	1 X			
Beruf, Ire qualité, par 16	00 lbs		<b>\$</b> 4 50	à	<b>\$</b> 5	00
preur, ame quante			2 50	) à	3	50
vacues a last			20 00			00
Vaches extra			35 00			00
Veaux, Ire qualité			10 00	) à	13	00
y caux, time qualité			7 (X	à	9	00
Veaux, 3me qualité			4 00	à	6	00
Moutons, Tre qualité			-6.50	à	8	50
- Moutons, 2me qualité			4 50	à	6	00
Agneaux, l'e qualité			3 00	a	4	00
Agneaux, 2me qualité			2 50	à	3	00
Cocnons, Tre qualité			-15/00	à	18	00
Cochons, 2me qualité			8 00	à	12	00
The fact that the same						
Foin, Ire qualité, par 100	bottes	<b></b>	9 00		10	50
Foin. 2me qualité			7 00		8	00
range, tre qualité			4 50	a	5	50
Paille, 2me qualité			<b>3</b> 00	à	4	00

L'avantage que présente la Stationna, Compagnie d'assurance contre l'incendie dont le burean est à Montreal, No. 13, Place-d'Armes, sur toutes les autres Compagnies est le fait de la direction locale dans chaque centre de ses opérations. En effet, la décision à prendre, souvent immédiate, doit être le résultat de la connaissance parfaite de la localité. Et qui est plus à même de prendre cette d'écision par ex-emple en cas de fixation de la prime sur un risque à couvrir, qu'une direction formée d'hommes de la localité et dont la position honorable est pour l'assuré une garantie de justice !

#### **PROSPECTUS**

## Canadian Mechanics' Magazine

#### PATENT OFFICE RECORD

POUR L'ANNEE 1876.

A l'occasion de la Nouvelle Année, le 4ème et prochain Vollume de cette utile publication sera donné à nos lecteurs dans une forme considérablement améliorée. Grâce à un arrangement plus méthodique des matières, les lecteurs pourront les lire et recourir à la table plus commodément, et les colomies d'annonces seront classées et imprimées de manière à frapper le regard des personnes en quête d'informations.

Chaque numéro de la Revue contient 16 pages de texte, ainsi qu'un nombre égal de gravaures.

Il n'existe aneum ouvrage de ce genre contenant d'aussi nombreuses illustrations.

Comme c'est la seule Revue de cette nature publiée en Canada, elle ne peut, ainsi que cela a lieu dans des pays plus anciens et plus peuplés, etre exclusivement consacrée à quelques classes spéciales; on s'est cru néanmoins obligé de comprendre dans ses pages la plus grande variété de sujets possibles, de façon à ce que toutes les personnes qu'i s'occupent des diverses branches de Mécanique Industrielle puissent y trouver avantage et profit.

La Revue, en outre, ne comprendra pas seulement

profit.

La Revue, en outre, ne comprendra pas seulement toutes les correspondances originales, les informations utiles, les dessins de machines, les inventions purement tanadiennes, aussi bien qu'un catalogue d'articles récents, inféressants, et des illustrations des meilleurs journaux scientifiques du jour, mais elle deviendra la feuille par excellence chargée de transmettre les informations aux étrangers sur tous les sujets concernant les inféréts manufacturiers et industriels du Canada: ce qui est un objet de très-sérieuse importance.

Afin de réaliser et d'atteindre le mieux possible c dernier but, la Revue ouvre ses colonnes aux discussions sur tous les sujets d'utilité pratique, et les informations concernant nos Manufactures, nos Travaux Publics, nos Mines et autres matières d'importance appartenant an

Le principal but de la Revue ne consiste pas seulement à répandre les nouvelles scientifiques parmi les classes industrielles, mais aussi à contribuer à l'instruction des

jeunes ouvriers.

A cet effet, lorsque cela sera nécessaire, nous imprime rons, à l'occasion, un nombre de copies extra de tel numéro de la Revue, afin de pouvoir répondre aux demandes des nouveaux sonscripteurs. Les matières contenues dans la Revue formeront à la

fin de l'année, non seulement un volume important d'in-formations scientifiques, mais elles renfermeront encore les

#### Eléments de l'Education; Mathématique et Mécanique.

Les informations générales qu'embrasse la Revue som les suivantes :

Travaux de Plombier, Arts et Science,
Architecture,
Génie Civil et Mécanique,
Travaux de Construction,
Manufactures,
Travaux de Charpente,
" de Plâtrage,
" de Plâtrage,
" de Peinture,

Travaux de Charpente,
" de Plâtrage,
" de Peinture,

Afin de rendre l'ouvrage plus intéressant et plus utile encore, nous consacrerons dans chaque numéro deux pages ou plus à des lectures domestiques, pour

LES MEMBRES DES FAMILLES OUVRIERES.

Aucune l'autre contrée n'édite un journal publiant la Liste des Brerets (patentes) officiels.

Cette dernière forme un annexe à la Revue, et représente une moyenne de 150 Inventions nouvelles dans chaque numéro, les spécifications appartenant à cha-une d'elles y comprises. C'est le seul Catalogue Officiel autré dans la Pulssance.

chaque numéro, les spécifications appartemant a en a-une d'elles y comprises. C'est le seul Catalogue Officiel publié dans la Pulssance.

Le prix du Catalogue Officiel du bureau des patentes à Washington seulement est de Sô par année.

Aucune Revue, actuellement en cours de publication, n'offre aux Mannfacturiers on aux diverses classes d'ouvriers, pour un prix aussi modique que le nôtre, des informations aussi générales et aussi utiles; et nous n'éparguerons rien pour remplir ses colonnes de matières instructives et intéressantes pour les maîtres et les ouvriers.

Agneau do 0.06 à 0.00 blant do 0.00 blant fais par 100 livres 2.00 mes 25 à 8.50 blant do 10 tièvres 0.05 à 0.00 blant de la livre 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant da la livre 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.05 à 0.00 blant doux à la livre 0.05 à 0.00 blant du la livre 0.05 à 0.00 blant du la livre 0.00 blant du la

Le prochain volume présentera sur sa converture un magnifique dessin artistique, et sera imprimé avec un nouveau caractère. Les pages en scront coupées et cousnes, et une fois relié. l'ouvrage contiendra une source d'informations utiles et intéressantes.

#### PRIX DE LA SOUSCRIPTION

ne Copie, pour u									1
							•	<b>\$</b> 2.00	1
opies séparées	•							0,25	
On peut s'al	bonne,	r à	tout	· époi	que d	le l'a	nnée.		-

Rédigé par F. N. BOXER, Architecte. G. B. BURLAND, Administrateu

C

Publié par la Cie. de Lithographie Burland-Desharats, à son nouvel Etablissement, rue Bleury, Montréal,

### COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital,

Actif Disponible.



\$6,000,000

pres de \$1,200,000

#### OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Gérant (ténéral: ALFRED PERRY. Assist-Gérant: DAVID L.KIRBY.

Vice-Président : JOHN OSTELL. Sec. et Très. : ARTHUR GAGNON. Gérant de la Marine: CHS.G.FORTIER.

#### ACTIF EN OR

1	Bons et autres valeurs et espèces des Etats-Unis, entre les mains des dépositaires des EU.	\$4(0.178.44
	Bons du Havre de Montréal centre les mains du "Receveur-Général"). Bons de la Compagnie d'Entrepôt de Montréal	
1	Billets Recevables nour Primes de la Marine	2,000.00
- 1	Dalances des reents non encore transmises of Primes non nergines	
1	Ameublement - EU. et Canada Espèces en main et en dépôt	21,966 28
ł		27.138 79

#### PASSIF

es Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dûs par la \$149,291 59

\$1,175,237 53

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les caux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première-classe.

## BUREAU PRINCIPAL: 160 RUEST. JACQUES, MONTREAL

### Lithographie Typographie

Gravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la Tête de COMPTE la plus unie, jusqu'à la PANCARTE la plus

AU BUREAU DE

#### L'OPINION PUBLIQUE MONTREAL.

#### LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est

Le"NEW ENGLAND"

Ses qualités sont trop nombreuses pour être énu-mérées, mais on peut facilement se convaincre en en fesant l'inspection.

#### MEILLEUR & Cie.,

652, RUE CRÁIG,

Près de la Rue Bleury.

MACHINE A LAVER DE BUNNELL.

#### TORDEUSE ET REPASSEUSES,

Machine à peler les pommes, à trancher le pain, les légumes, les viandes, &c. 7-1-16

#### \$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs-pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes es Améliorations modernes.—le sonest plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 ch ique. Reparations de toutes sortes à prix modères.—A. 4. LEIOENTERA CIE., Fabricants de Pianos, 845 et 847, Rue St. Joseph. Montreal. 7-1-48 Neufs-pleinement garantis, 7 Octaves,-touter

# ROULEAUX ET AN-NEAUX, aussi BAR-RES D'ESCALIERS la plus craide variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER,

524. Rue Craig, Montreal

### LE VIDO.

EAU DE BEAUTE,

#### AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraicheur d'un beau toint: sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une viacur et une élasticité charmante. C'est un pré evatif et un remè le contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doi è re bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par l'malle

blancheur.
Toute personne envoyant \$1.00 par l malle recevra une bouteille par la malle suivante.
Enregistré à Ottawa conformément a l'acte du Parlement. 4 février 1875.
Vendu chez le Dr. GAUTHIER.

Que St. Laurent

### AVIS.

DEMANDE sera faite au PARLEMENT DU CANADA, à sa prochaine Session, pour amender la Charte de

#### "LA BANQUE DES PROVINCES-UNIES."

en changeant son nom et aussi le Chef-Lieu ou Place d'Affaires d'icelle, et pour d'autres fins.

ROBERT ARMOUR,

AVOCAT DES PETITIONNAIRES. BOWMANVILLE, 2 Décembre 1875

CAR LE SANG, C'EST LA VIE.

CELEBRE

# PURIFICATEUR DU SANG

DE CLARKE (Marque de Commerce:-"Blood Mixture")

LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR.

nettoye et élimine du sang toutes les impuretés et ne saurait être trop hautement recommandé.
C'est un remède infaillible contre la Scrofule, le Scorbut. les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente.
Il guérit les Vieilles Plaies
les Plaies Ulcérées sur le Cou
les Plaies Ulcérées sur le Sambos
les Boutons Noirs sur la Figure
les Corbut et ses suites
les Ucères cancreuses
les Ulcères cancreuses
les Maladies du Sang et de la Peau
les Enflures Glandulaires
Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.
Commece mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexc. le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Temeignages attestent de son efficacite

Des Milliers de Temoignages attestent de son efficacite.

Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, conte-nant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante epérer la guérison dans la plupart descas invé-térés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMA-CIENS ET MARCHANDS DE MEDECINES PA-TENTEES de l'univers.

Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECARIES' HALL, LINCOLN, ANGLETERRE.

Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERCER & Cie., MONTREAL Expédié par la malle sur reception d'un mandat de Poste.

FOURCHETTES ET CUILLER'S, HUIL-LIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX,

CAFETIERES FRANCAISES à alambique et PLUMEAUX FRANCAIS, chez

L. J. A. SURVEYER.

7-1-18

524, Rue Craig, Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au No. 319, rue St. Antoire, Montréal. Canada, par la COMPAGNIE DE LLAGE-RAPHIE BURLAND-DESBARATS.